

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.

PÓŁROCZNIE..... 8 fr.

ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

Etranger:

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA NEUTRALITÉ DE LA POLOGNE

On entend dire ceci :

— La Pologne doit être neutre. Elle doit se suffire à elle-même. Son intérêt demande qu'elle ne soit ni germanophile, ni austrophile, ni russophile. Au moment où tous les belligérants souscrivent au principe de son indépendance, peut-elle commettre la folie de se lier elle-même les mains en prenant parti pour les uns contre les autres, c'est-à-dire en renouvelant la désastreuse politique qui jadis a causé sa ruine ? Et puis il existe à Varsovie un Conseil d'Etat, qui est la plus haute magistrature du pays et son représentant officiel. Or, dans la réponse qu'il a faite en avril au Manifeste du Gouvernement provisoire de Russie, ce Conseil d'Etat a nettement manifesté son intention d'observer une attitude de neutralité en présence des deux camps belligérants. Il a eu la sagesse de comprendre qu'après toutes les épreuves que la Pologne avait subies depuis la guerre cette politique de réserve s'imposait si l'on voulait sauver ce qu'il en reste et permettre au pays de profiter, quand la paix sera revenue, de la liberté qu'on lui a promise.

Voilà le genre de considérations que l'on rencontre assez fréquemment, depuis la révolution russe, dans les conversations de certains milieux et dans les articles d'une certaine presse. Et parfois les avocats de cette cause déploient un tel luxe de dialectique et montrent une telle chaleur de conviction que l'on se passe la main sur le front en se demandant si après tout ils ne voient pas juste, s'ils ne sont pas les vrais défenseurs de l'intérêt national polonais. Je connais plus d'un Polonais honnête, et bien intentionné, et indubitablement patriote, qui n'a point de doute à cet égard, et qui croit dur comme fer que le fin du fin, pour les dirigeants politiques de son pays, est de se croiser les bras en attendant la fin de la guerre.

Que les souffrances de la Pologne, depuis trois ans, soient exceptionnelles, qu'elles soient même monstrueuses, qu'elles couronnent, hélas ! dignement le cycle formidable de son martyre séculaire, aucun de ceux qui suivent de près le drame contemporain n'en saurait douter un instant. Mais que voulez-vous conclure de là ? Que la Pologne doit s'arrêter ? qu'au milieu des peuples en sang elle doit se laver les mains ? que dans son ascension sublime vers le triomphe elle doit, à l'avant-dernière marche, s'asseoir et attendre ? Qu'est-ce que le monde penserait d'elle ?

Cette Pologne qui, depuis cent vingt ans, remplit l'Europe du bruit de son héroïsme, de sa foi en l'avenir, de son dévouement obstiné à la cause de la liberté des peuples, l'imaginez-vous se croisant les bras juste à l'heure où l'Esprit-

Roi qu'elle invoquait s'apprête à descendre sur la terre ? Qu'est-ce que cette énormité, une Pologne neutre entre le bien et le mal, entre la liberté et la servitude, entre la démocratie et l'autocratie, entre la lumière et les ténèbres ? Peut-on concevoir qu'après avoir été la nation de la première heure quand il s'est agi de revendiquer les droits des peuples, elle aille, à la onzième heure, refuser sa voix au concert de l'humanité conjurée contre la tyrannie ? Aucune catastrophe de l'histoire ne serait comparable à une pareille faillite morale, aucune vilenie du passé ne serait au niveau de ce reniement.

Et ce serait plus, bien entendu, qu'une faillite morale. Selon la logique des choses, le discrédit de la Pologne s'accompagnerait d'un grand désastre politique. Car enfin, si la Pologne veut être neutre, qui la soutiendra ? Si elle déserte les combats de la justice, qu'espérera-t-elle trouver à l'heure du jugement, c'est-à-dire au Congrès de la paix ? Si elle se désintéresse de nos affaires, quel souci voudrait-elle que nous ayons des siennes ?

On peut dire que l'immense majorité de nos amis polonais, en France, en Russie, en Amérique, à Varsovie et ailleurs, comprennent parfaitement ces évidences. Mais on trouve, comme toujours, une minorité turbulente qui, de bonne foi — au moins pour le plus grand nombre — se bute à l'erreur et à l'utopie. En Russie particulièrement, où la raison est très favorable à l'idéalisme et à la sophistication, on rencontre de ces Polonais qui se persuadent que le Congrès des Nations leur apportera Varsovie sur un plateau. Allons donc ! Pour rentrer chez eux, les Serbes, les Belges, les Roumains sont en ligne. Ils se font tuer à côté des Anglais, des Français et des Russes, afin d'abattre le germanisme, qui ne tombera sans doute pas tout seul. Et si la Pologne est épuisée, il y a bien d'autres pays qui sont fatigués, eux aussi, et qui saignent, et qui combattent tout de même, et qui feront jusqu'au bout tous les sacrifices que la liberté demande.

Supposons même, pour un instant, qu'il soit permis et possible que dans la phase actuelle de la guerre la Pologne se retranche dans sa neutralité. Cette neutralité, que deviendra-t-elle après le congrès de la paix ? Peut-on sérieusement penser qu'entre l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, les Lithuaniens, les Tchèques, les Ruthènes, la Pologne aura le moyen de s'en tenir à une doctrine abstentionniste, de jouer du splendide isolement, d'être l'amie de tout le monde et de personne ? Un coup d'œil sur l'histoire du pays et un autre coup d'œil sur la carte suffisent à faire comprendre que s'il est au monde une nation à laquelle l'isolement est interdit, comme maxime de politique générale, c'est bien l'ancien royaume des Jagellons. Il a toujours fallu, il faut et il faudra qu'il s'intègre à un système européen quelconque, qu'il s'oriente dans un sens ou dans un autre, à moins qu'il ne veuille abdiquer, végéter, pour retomber finalement dans la molle anarchie dont

beaucoup de ses habitants s'étaient fait jadis une doctrine et qu'ils amenaient on sait où.

La Pologne a fait son choix. Elle l'a fait dès les premiers jours de la guerre. Elle est menée par de bons guides, et par son instinct. Nos conseils à son adresse seraient injurieux et inutiles. Aussi bien ne visons-nous ici qu'à la poignée d'hommes qui sont rebelles à ces guides et sourds à cet instinct, qui veulent étouffer la Pologne dans une neutralité infamante et mortelle, et qui essaient de barrer la route avec de lamentables sophismes aux milliers de leurs compatriotes dont le rêve est de récupérer avec les armes qu'ils ont en main le sol et l'indépendance de leur patrie.

HENRI SIGESMOND.

Les Vétérans de 1863 et l'Armée polonaise

Une touchante et patriotique cérémonie s'est déroulée samedi 21 juillet, dans le cadre élégant de l'Hôtel de Tocqueville, affecté par le gouvernement français aux services centraux de l'armée polonaise en formation.

Le général Archinard, chef de l'armée polonaise, avait eu la délicate idée de grouper les Vétérans de la dernière insurrection polonaise, de les former en Association, et de placer en quelque sorte les combattants polonais d'aujourd'hui sous le haut patronage moral de ces vieillards héroïques qui, à plus d'un demi-siècle de distance, restent comme la vivante image de la Patrie perdue.

Ces vétérans polonais, ces combattants de 1863, auxquels la France a fait accueil, après que la fortune des armes les eut obligés de quitter la Pologne, pour échapper au bague sibérien ou à la potence de Mouraviev, ces nobles survivants d'une génération héroïque, qui préféra le désespoir d'une lutte inégale, à une soumission même apparente, ces vaillants lutteurs sont encore en France plus nombreux que l'on ne croirait.

Ce fut une solide et rude génération que la leur ; et les souffrances de l'insurrection, auxquelles s'ajoutèrent les épreuves de la guerre de 1870, que la plupart de ces braves voulurent partager avec nos armées françaises, tout cela n'empêche pas que « les vieux de 63 » sont toujours droits, bien vivants et la flamme dans le regard, lorsque seulement résonne le nom de la Pologne.

Dans un grand salon décoré aux couleurs des Alliés et par conséquent aux couleurs de la Pologne, le général Archinard, entouré du personnel militaire et civil de la Mission franco-polonaise, a tenu à recevoir les Vétérans de 1863, à les saluer et à les remercier de l'aide morale qu'ils veulent bien prêter à l'armée polonaise qui se forme en France.

« En répondant à notre invitation, a dit le gé-

néral, en assistant à cette réunion, dans une Maison qui est la vôtre, dans ce Paris qui selon le vieux mot est « la tête et le cœur de la France », vous nous donnez une nouvelle marque de votre affection pour la France. Votre présence ici nous cause de la joie car, vous le savez, notre affection répond à la vôtre.

« Je salue en vous les fils d'une nation qui unit miraculeusement la sagesse des traditions les plus lointaines, à l'ardeur d'une flamme juvénile.

« Il a été écrit que le cœur n'a point de rides. Combattants de 63, frères d'armes de 1870, vétérans des armées polonaises, c'est bien à vous que cette pensée doit s'appliquer...

« En partie, grâce à vous, la Pologne libérée reprendra sa mission historique : opposer au germanisme, la barrière de sa population toujours croissante. Et bientôt sera accomplie cette prophétie de Bismarck : Quand l'aigle blanc de Pologne renaîtra, l'aigle noir de Prusse baissera la tête.

« Vive l'armée polonaise ! Vive la France ! Vive la Pologne ! »

C'est ainsi qu'a parlé de la Pologne, de ses héros et de ses espérances, l'un des soldats les plus illustres de la France, celui-là qui pendant trente années de sa vie, promena les trois couleurs de notre drapeau au sein d'un continent inconnu et conquit à sa patrie un magnifique empire.

Loin de la France, loin de l'Europe pendant si longtemps, rien ne lui a échappé cependant du drame polonais ; et après de si longues années de silence sur la cause sacrée de la Pologne, quand l'heure enfin est venue de parler et d'agir, Archinard, comme tant d'autres chefs français, dit les mots qu'il faut dire, fait les gestes qu'il faut faire.

Au discours du général, le professeur Doliński va répondre. Sa grande barbe drue et vigoureuse donne un air de force à ce vieillard octogénaire.

Aide de camp de l'héroïque général Bosak-Hauke qui tomba devant Dijon, M. Doliński a fait la campagne de 1870. Il l'a faite, comme l'ont faite tant d'autres Polonais : Józef Zimocki, ancien officier garibaldien, Téoфіl Poptawski, Ladislas Cieszkowski, etc...

Discours de M. le professeur Ferdinand Doliński, combattant de 1863 et de 1870.

Mon Général,

En ma qualité de doyen d'âge des Vétérans polonais de l'année 1863 et de ceux des combattants de 1870-71 en France, je me permets respectueusement de vous adresser, mon Général, au nom de mes compagnons d'armes, hélas peu nombreux, l'expression de notre reconnaissance et notre profonde gratitude pour la sympathie que vous avez bien voulu nous manifester dans votre Ordre d'Appel aux vétérans polonais de 1863, adressé à M. le Lieutenant-Colonel Mokiejewski, votre distingué chef d'état-major.

Nous sommes très fiers et profondément touchés d'être appelés à la Mission militaire Franco-Polonaise dont vous êtes, mon Général, le chef et infatigable protecteur auprès du Gouvernement de la généreuse République Française. Notre rôle de Vétérans est modeste et sans ambition, mais la création de l'armée polonaise sous le drapeau de l'aigle blanc des Piast, sous votre haute direction, nous touche profondément.

Quelle noble tâche que vous entreprenez, mon Général, un but vraiment grand et digne d'une âme forte et généreuse. Pour ce grand acte, mon Général, les Polonais vous béniront de génération en génération. Ce petit drapeau qui flotte à côté du drapeau français vous accompagnera, mon Général, sur le champ de bataille au milieu de vos braves soldats polonais, gardiens jaloux de ce symbole de la Pologne unifiée.

C'est d'un véritable mur de mensonges cyniques que les Austro-Allemands encerclent, pour ainsi dire, les Polonais, mais leurs efforts sont vains. Les Polonais sous l'occupation austro-allemande conservent leur dignité nationale et repoussent dédaigneusement leurs promesses. Le Conseil d'Etat à Varsovie oppose une résistance à la volonté du Kaiser et il est appuyé dans toutes ses décisions par les Galiciens et Poniens, donc l'union est complète. Le mot d'ordre est donné, attendons et travaillons avec ténacité et persévérance contre l'envahisseur barbare.

Entre la Pologne incomplète que nous offre l'envahisseur cynique aux abois, et la Pologne unifiée que nous promettent les Alliés, nos amis et véritables protecteurs, l'hésitation n'est pas possible. Grâce à la révolution russe, la situation morale est redressée, le malaise est complètement dissipé et les choses ont radicalement changé. L'importance de l'armée polonaise en France se manifeste partout aussi bien en Europe qu'en Amérique.

Aujourd'hui où l'aurore d'une vie nouvelle s'élève radieuse sur la Pologne, nos cœurs se tournent, remplis de reconnaissance, vers vous, mon Général, et vers la France glorieuse qui avec les Alliés régénérera le monde. Le drapeau tricolore nous le portons en nos cœurs inséparable de notre aigle blanc des Piast, les sons de la « Sambre-et-Meuse » ont rythmé notre marche vers la liberté. Nous ne voulons pas voir le berceau de la civilisation détruit, nous voulons la France triomphante et la Pologne libre, hier encore, proscrite.

Aussi longtemps que la Pologne ne sera indépendante, le militarisme allemand ne désarmera pas, et toutes les horreurs de la guerre actuelle resteront prêtes à se déchaîner de nouveau. Voici la parole de Bismarck à l'égard de la Pologne : « L'indépendance de la Pologne, disait Bismarck, est la pire menace pour l'Allemagne. La Pologne libre serait équivalente à une forte armée sur la Vistule. Jamais nous ne pourrions tenir sur le Rhin si la Pologne indépendante se dresse derrière nous. »

Vous connaissez, mon Général, la pensée de la Pologne, vous connaissez l'histoire du martyre de cinq de nos générations et vous voyez aujourd'hui, mon Général, que notre race de vingt millions d'âmes est forte et indomptable. Elle est en lutte continuelle depuis 150 ans avec ses oppresseurs barbares, avides et sans scrupules, et malgré leur oppression sans pitié, elle conserve son caractère primordial, toute sa vigueur physique et intellectuelle. Elle est capable de supporter un grand effort, fournir une grande armée, dans un moment donné, réunissant toutes ses organisations d'une manière ouverte comme en France et en Russie ou d'une manière secrète comme dans le pays d'occupation austro-allemande ; elle attend un moment propice pour se mettre en action et défendre sa liberté face à l'ennemi.

Pour restituer à la Pologne unifiée la Prusse sera obligée de céder des provinces de l'ancienne Pologne, donc la Prusse amputée de ces provinces ainsi que celles de l'Alsace-Lorraine et d'autres n'aura plus de force pour dominer.

En terminant, mon Général, je me permets d'adresser à M. le L.-Colonel Mokiejewski, votre dévoué chef d'état-major, ainsi qu'à M. le sous-lieutenant Gasiorowski, premier volontaire, l'expression de notre reconnaissance pour leur activité, leur énergie qu'il déploient en vous aidant, mon Général, dans vos travaux de l'organisation de l'armée polonaise.

Sur la table autour de laquelle sont groupés les vétérans et sous les yeux du général Archinard, se trouvent disposés deux magnifiques étendards, l'un tout neuf, splendide, écartelé blanc et amarante, l'autre d'une teinte uniforme, plus foncée que l'amarante, avec un aigle blanc éployé ; c'est le cadeau des dames de Bayonne aux volontaires polonais.

A la vue de ce noble symbole, à la pensée des héros qui l'ont fait flotter face à l'ennemi, l'assistance s'émeut, l'orateur s'interrompt, les yeux se mouillent, et le préfet Postawka, en baissant l'étoffe sacrée de l'étendard de Szuyski, répond au sentiment de tous les Polonais et Français, rassemblés dans la salle.

A son tour M. l'ingénieur Hertel, fondateur de la Ligue nationale polonaise, veut dire au général Archinard et à la France qu'il représente, la reconnaissance des vétérans polonais et leur confiance dans les puissances de l'Entente pour poursuivre résolument, obstinément la restauration de la Pologne unifiée et indépendante.

Le Dr Gierszyński, le philanthrope polonais qui a fait tant de bien pour ses compatriotes d'adoption, en Eure-et-Loir, et qui après une vie de dévouement à la France lui a fait encore le lourd et cruel sacrifice de son enfant, mort à la guerre, le Dr Gierszyński lit d'une voix émue ses remerciements à la France, et au gouvernement qui organise l'armée polonaise et lui donne pour chef le général Archinard.

Discours de M. Maximilien Hertel combattant de 1863.

Mon Général,

Nous apprécions hautement l'insigne honneur de votre convocation pour fonder le comité des vétérans à la Mission Franco-Polonaise que vous commandez.

Comme rares survivants de la dernière insurrection en Pologne, présents à cette séance, nous vous apportons le reflet de la glorieuse tradition historique de nos nombreuses générations, tombées sur les champs de bataille pour la libération de notre Patrie.

Nos bras sont débiles, nos voix chevrotantes, mais nos cœurs battent ardemment pour la Pologne unifiée et indépendante, et pour notre seconde patrie, la France ! ce champion éternel et héroïque de la liberté des peuples et de la civilisation.

Commandez-nous, Général, anciens volontaires de la guerre de l'année terrible, nous vous obéirons en soldats, convaincus d'être approuvés par tous les cœurs polonais, qui ne peuvent douter de la pureté de nos aspirations, et de la hâte fébrile de nous prosterner devant nos étendards flottant librement en France, et ensuite aux bords légendaires du Goplo, sur les cimes neigeuses de nos Carpathes, et d'un bout à l'autre des rives de la Vistule, ensanglantées et souillées par l'envahisseur cruel et perfide.

Le lieutenant-colonel Mokiejewski, chef d'état-major de la Mission, remercie le général d'avoir si bien parlé de la Pologne et des Polonais et d'avoir salué tous les vétérans présents dans les termes les plus justes : MM. Mekarski, Pożerski, Janiszewski, Kędziński, Czajkowski, Jaworski, et ceux que nous avons déjà nommés.

En pleine communion d'idées avec ses Alliés, la France a décidé la formation sur son territoire d'une armée polonaise, capable de reprendre les glorieuses traditions des légions polonaises d'autrefois.

Les puissances démocratiques sont d'accord pour inscrire dans leurs buts de guerre la reconstitution de la Pologne unifiée et indépendante. Elles seules peuvent le faire, et les promesses que les puissances centrales, militaristes et conquérantes, pourraient faire à la Pologne ne sauraient être prises en considération, puisqu'elles sont contraires à l'esprit même des gouvernements d'autorité qui règnent à Berlin et à Vienne et que leur réalisation entraînerait le démembrement de l'Autriche et de la Prusse.

Les destinées de la Pologne nouvelle se trouvent liées à la victoire de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de la Russie démocratique, puissamment aidées par la démocratie américaine.

L'armée polonaise de France voudra contribuer à cette victoire !

GEORGES BIENAIMÉ.

Congrès des Militaires Polonais à Petrograd pour une armée polonaise en Russie

Ce n'est qu'aujourd'hui que nous parvenons les journaux polonais paraissant en Russie, nous apportant le compte rendu du premier congrès des délégués des Polonais militaires en Russie, lequel a eu lieu vers la mi-juin.

Ce congrès, auquel ont assisté des représentants des puissances de l'Entente, a duré plusieurs jours et a donné lieu à des débats très animés. Il a voté plusieurs résolutions parmi lesquelles a un caractère de concession à la minorité celle qui exprime au Conseil d'Etat provisoire de Varsovie la reconnaissance pour « la défense de la nation polonaise contre les manœuvres des étrangers ». Il a aussi envoyé un salut fraternel à la démocratie russe. Mais le but essentiel du congrès était de décider s'il fallait ou non demander que les Polonais de l'armée russe constituent une armée polonaise distincte placée seulement sous le commandement en chef russe.

Le ministre de la guerre, Kerensky, a fait parvenir au congrès une adresse de bienvenue dans laquelle, tout en affirmant, il est vrai, le postulat de l'indépendance de la Pologne, il s'est prononcé — en dépit des déclarations récentes des facteurs dirigeants de l'armée russe — contre la

formation d'une armée nationale polonaise séparée de l'armée russe.

A ce sujet a été adoptée par le congrès la résolution suivante :

La révolution russe promettant à notre patrie un magnifique avenir d'indépendance et d'unité, nous oblige à anéantir au plus vite tout ce qui peut subsister encore de l'oppression tsariste, et à réunir en une unité militaire distincte les soldats polonais dispersés sur le vaste territoire de l'Etat russe.

Dans cette pensée, le congrès des militaires polonais s'adresse au gouvernement de la Russie libre pour que, tenant compte du mouvement élémentaire qui pousse les Polonais à se réunir, il procède sans délai à ce que les autorités militaires russes, de concert avec le comité militaire exécutif, institué par le congrès, forment une force armée distincte, composée de tous les militaires polonais.

Le congrès recommande au comité militaire exécutif que le mode d'exécution de cette formation soit basé sur les principes suivants :

1° Cette force armée doit être formée par voie de mutation et d'enrôlements volontaires des Polonais.

2° Dans les nouvelles opérations de recrutement en Russie, les recrues polonaises qui personnellement le demanderont seront incorporées dans l'armée polonaise.

3° Cette armée ne peut être employée que sur le front austro-allemand, et en aucun cas on ne saurait en faire usage pour une action quelconque à l'intérieur de la Russie.

4° Elle sera sous le commandement de chefs polonais et du Commandant en chef russe, et constituera une unité indivisible.

5° Elle comprendra des troupes de toutes armes, possédera un corps d'officiers polonais, aura son propre état-major, ses propres réserves sous la dépendance de cet état-major, ses propres services auxiliaires, sanitaires et d'intendance.

Cette résolution a été votée à une énorme majorité de voix. Sur 342 présents au congrès, 79 opposants à la résolution, représentant pour la plupart l'arrière et non le front, se sont retirés avant le vote. Au scrutin secret la résolution a obtenu 230 suffrages pour, 8 contre, et 25 abstentions. Ce résultat a été accueilli avec enthousiasme, et par les délégués et par le public. Les hymnes nationaux se sont fait entendre ainsi que le chant patriotique anti-allemand « Rota » (formule de serment).

Ajoutons qu'actuellement dans les rangs de l'armée russe, il y a une division exclusivement polonaise, comptant environ 30 000 hommes. En général on compte dans l'armée russe 6 à 700.000 Polonais dont 113 généraux et 1.900 officiers répartis dans tous les corps.

La Mission Militaire Franco-Polonaise nous communique la note suivante :

ENGAGEMENT DANS LES TROUPES POLONAISES

Les candidats résidant à Paris sont invités à se présenter à partir du 30 juillet à la Mission militaire Franco-Polonaise, 4, rue de Chanaileilles, à Paris, pour contracter leur engagement. Ils devront être munis des pièces suivantes :

1° Extrait ou bulletin de naissance, ou pièce équivalente,

2° Certificat de bonnes vie et mœurs délivré par le Maire ou le Commissaire de Police.

3° Consentement du représentant légal, si le candidat a moins de 18 ans (1).

(1) Pour les Français d'origine polonaise, ce certificat est exigé jusqu'à l'âge de 20 ans.

L'organisation sociale du Royaume de Pologne sous l'occupation austro-allemande

IV

Jetons maintenant un coup d'œil rétrospectif sur l'œuvre de la Commission dissoute telle qu'elle a été accomplie dans l'espace de 5 mois. Elle avait organisé plusieurs sections. La première s'occupait des asiles d'enfants et des crèches, la seconde des écoles primaires. Rien qu'à Varsovie elle organisa 668 classes fréquentées par 25.877 enfants, et un corps enseignant composé de 691 personnes, contre 495 maîtres d'écoles, 466 classes et 16.525 enfants avant la guerre. A la troisième étaient confiées les écoles d'apprentis. Elle créa 434 classes de ce type pour 16.181 écoliers. D'autres écoles du même genre furent également ouvertes par ses soins. A la quatrième section ressortissait l'enseignement secondaire. Cent lycées avec 25.052 élèves (filles et garçons) étaient sous sa direction. La cinquième section s'occupait des écoles professionnelles, 59 écoles et 2.020 élèves en faisaient partie. La sixième section enfin de l'Université et de l'Ecole Polytechnique. La dissolution de la Commission de l'instruction publique fit un effet déplorable dans tout le pays. On se rendait clairement compte que l'administration allemande n'était pas précisément bienveillante et les autorités allemandes elles-mêmes commencent à s'apercevoir que leur crédit moral était en baisse sensible. Aussi après quelques tiraillements l'application de la manière douce prévalut-elle dans les cercles gouvernementaux, tant à Berlin qu'à Varsovie. On garda le pouvoir en mains mais on l'entoura de ménagements jugés nécessaires. Cette tendance mit quelque temps à se faire jour. Un rescrit daté du commencement de janvier 1916 établissait encore expressément que c'est le chef du district qui nomme les conseils scolaires « en toute indépendance des droits pseudo-historiques ou d'autres prétentions qu'on s'était arrogées ». La langue d'enseignement doit être l'allemand dans les écoles allemandes et juives, « pour le reste » le polonais. Quelques semaines plus tard, le 5 février, le ton est déjà un peu moins péremptoire. Le chef de la police allemande à Varsovie adresse à l'administration civile diverses recommandations d'ordre pratique concernant les affaires scolaires, mais à travers le texte on voit percer l'intention mal dissimulée de s'assurer la collaboration des Polonais à l'œuvre de l'enseignement. En avril, on trouva un biais qui avait chance de concilier au moins pour quelque temps les aspirations polonaises avec l'infailibilité administrative allemande. Au lieu de réintégrer la Commission de l'instruction publique dans ses droits on eut recours à une mesure qu'on supposait devoir être sympathique à la population polonaise et qui ménageait en même temps l'amour-propre des autorités d'occupation. On permit de reconstituer un comité qui avait fonctionné de 1905-07 sous le nom de « Maternelle scolaire » et qui à ce moment là s'était acquis de sérieux mérites. Il est piquant de faire remarquer que c'est parait-il à l'instigation secrète de Berlin qu'on s'était alors décidé à Pétersbourg de former la Maternelle. Les temps avaient changé depuis et le don divin de l'oubli avait été accordé aux chancelleries berlinoises. La « Maternelle scolaire » était une organisation privée à l'effet de créer, d'encourager et de subventionner des écoles de tous genres sans différence de confession. On la réintégra dans ses droits. Il lui est interdit, il est vrai, d'influer sur les programmes scolaires qui sont soumis aux décisions d'une commission gouvernementale allemande, mais la Maternelle peut néanmoins influencer grandement sur l'enseignement par le choix du corps enseignant qui est de son ressort. La Maternelle est en plein développement : il est donc trop tôt encore de vouloir formuler une appréciation d'ensemble. Dans une organisation de ce genre c'est du reste la qualité qui l'emporte sur la quantité, et c'est là la grande difficulté de l'heure présente. Tout travail improvisé, surtout en matière d'enseignement, risque de sacrifier les qualités solides aux succès faciles. Tout ce qu'on apprend à ce sujet permet néanmoins les plus légitimes espérances pour l'avenir.

Toute la nation collabore à l'œuvre qui lui est chère entre toutes. Des legs considérables sont déjà venus renforcer les fonds toujours insuffisants de la Maternelle. Le clergé de toutes les confessions l'appuie de son autorité. Nous lisons dans une lettre adressée au clergé par les évêques catholiques, qu'il est de leur devoir de prêter aide et concours à la Maternelle. Nous y trouvons également des encouragements pour les esprits qui seraient enclins à désespérer en présence de l'immensité de la tâche à accomplir. Dans certaines contrées, y est-il dit, chaque village possède déjà son école primaire. Si on compare cet état de choses à celui qui précédait la guerre et si on considère les difficultés de tout genre dont il a fallu triompher avant d'arriver à un tel résultat, on se convaincra que pour une nation qui sait vouloir, il n'est pas d'obstacles insurmontables.

Nous avons presque uniquement parlé jusqu'à présent de l'occupation allemande. Elle s'étend sur la majeure partie du pays, et les grands centres urbains, à commencer par Varsovie, se trouvent sur son territoire. De plus l'organisation autrichienne, sur ce terrain comme sur tant d'autres, a copié assez servilement le modèle germanique. Il y a eu certes dans l'application des procédés administratifs une différence de ton notable entre les deux Etats, différence en rapport avec leur génie et leurs traditions séculaires, mais les grandes lignes ici et là n'en ont pas moins été les mêmes. La mainmise de l'Autriche sur la partie du pays occupée par elle est moins lourde, le ton moins arrogant que celui adopté par l'Allemagne. La proportion des fonctionnaires polonais y est aussi sensiblement plus forte. C'est ainsi que les chefs de districts sont presque sans exception des Polonais et le polonais règne sans partage comme langue officielle dans les bureaux de l'Etat. L'enseignement a pu être également polonisé sans rencontrer ce fond de malveillance que les Allemands se croyaient en devoir de lui opposer. Par contre toutes les mesures d'organisation politique et sociale y ont été introduites plus tard que dans la zone d'occupation allemande, avec cette lenteur bureaucratique qui caractérise l'empire austro-hongrois. L'autonomie tant rurale que municipale n'a été accordée dans la zone autrichienne qu'en septembre 1916, tandis que dans celle de l'Allemagne on en jouissait déjà depuis six mois environ.

Un fait est encore à noter, fait significatif tant pour les occupants que pour les pays occupés. Tandis que l'Allemagne et l'Autriche se sont partagé le pays et maintiennent ce partage avec soin, les Polonais n'admettent pas cet état de choses et envisageant le Royaume de Pologne comme un tout indivisible. Cet antagonisme n'est pas purement académique. Toutes les organisations qui portent un caractère civique : société de crédit foncier, conseils tutélaires, maternelle, scolaire, etc., sont restées indivises. Les directions résident à Varsovie tandis que des sections dotées d'une large autonomie ont été établies à Lublin, chef-lieu de l'occupation autrichienne. Ce fait jette une lumière caractéristique sur l'état des esprits. Il prouve avant tout que la population polonaise conserve pieusement l'idée de son unité et lui subordonne même toutes les considérations d'opportunité qu'il serait si tentant dans les circonstances actuelles de faire prévaloir.

FIN

L'ATTITUDE DE LA POSNANIE

Pour beaucoup de nos compatriotes et surtout pour les étrangers, l'attitude de la Posnanie pendant la guerre est assez mystérieuse. Mais ceux qui connaissent l'admirable résistance que ce tronçon de notre peuple a opposée à la force germanisatrice, ceux qui se rendent compte de l'âpreté de la lutte engagée sur ce terrain, ceux qui sont au courant des aspirations des Polonais de Posen, ne sauraient avoir aujourd'hui le moindre doute sur leurs sentiments.

Avant la guerre, la politique polonaise en Posnanie était une politique indéfinie ; ou plutôt les hommes politiques polonais faisaient une différence entre la politique pratique et la politique d'aspirations : On ne pouvait pas les empêcher de conserver au cœur l'espoir que le monde se transformerait en une société d'Etats vraiment nationaux. Les Polonais de Posnanie étaient donc avant tout résolus de con-

server leur nationalité en écartant tous les moyens révolutionnaires. Que pouvaient, en effet, faire les Polonais seuls contre la formidable force de l'Allemagne unie à la Russie et à l'Autriche? Une révolte en Pologne avant la guerre n'aurait fait que resserrer les liens d'amitié entre les trois complices. Les Polonais de Posnanie n'y songeaient même pas. Leur tactique suivait l'évolution des choses et se transformait selon les faits. Les Posnaniens ne pouvaient pas exprimer tout haut leurs pensées ni leurs sympathies; cependant les Polonais du Royaume et de Galicie savaient parfaitement que la Posnanie était avec eux en étroite communauté d'idées. Nous étions tous victimes de la même injustice. L'unité de l'épreuve avait refait notre unité morale.

Nous nous sommes trouvés à Posen quelques jours avant la guerre — la mémorable journée du 1^{er} août 1914 nous y a surpris. Cette ville nous parut plus triste que jamais. Cependant une grande animation régnait dans les rues : des détachements d'infanterie traversaient la ville au son des fifres; c'étaient surtout devant les banques polonaises et allemandes qu'il y avait foule : tout le monde voulait retirer son argent.

La tension internationale avait atteint ses extrêmes limites : la Russie mobilisait la totalité de son armée et de sa flotte, en Allemagne l'empereur faisait déclarer l'état de menace de la guerre. Les Polonais de Posen gardèrent cependant leur calme et leur dignité. « Notre société — nous disait un journaliste polonais de Posen — est assez intelligente et sait voir les choses avec assez de sang-froid, pour juger le conflit actuel au point de vue strictement polonais. Nous sommes persuadés que nos compatriotes sauront conserver l'équilibre et auront toujours leur jugement propre sur les événements. » Les Posnaniens se souvenaient de la terrible leçon de 1870. Pendant la campagne de France, la Prusse avait fait des promesses perfides aux Polonais ; pour tromper l'opinion publique on permit aux régiments polonais de chanter leurs airs nationaux, et même les musiques militaires prussiennes leur jouaient « La Pologne n'est pas encore morte » quand ils marchèrent à l'assaut à Sedan ou à Gravelotte. Mais après la guerre, après l'unification de l'Allemagne, Bismarck commença en Posnanie les premières persécutions. Tour à tour il supprima le polonais dans les administrations, il germanisa les noms des localités et des rues et enfin il créa en 1886 la fameuse « *Ansiedelung Kommission* », la commission de colonisation. Les Polonais de Posnanie n'ont pas voulu être dupes une seconde fois. Ils voyaient nettement que si l'Allemagne sortait encore une fois victorieuse de la guerre, l'œuvre de germanisation deviendrait cent fois plus acharnée et plus efficace. L'Allemagne mettrait tout en œuvre pour exterminer la race polonaise en Posnanie. Les Posnaniens ne souhaitaient donc qu'une seule chose : à savoir la défaite complète de l'Allemagne.

On sait sous quel régime draconien se trouve la presse polonaise à Posen. Or le « *Kurjer Poznański* » du 1^{er} août 1914, organe des démocrates nationaux (M. Seyda), a pu écrire les phrases que voici : « Nous apprenons qu'en Galicie les partis nationaux de toutes les nuances se concentrent, pour former une force et pour agir en bloc. Une seule organisation n'a pas adhéré à cette concentration nationale — c'est la « *Commission Provisoire* » (1) avec ses compagnies socialistes des tirailleurs. Les actes de la « *Commission Provisoire* » resteront les actes du parti socialiste, et la nation polonaise ne veut avoir pour ses agissements aucune responsabilité. » Les hommes politiques de Posen désapprouvaient donc dès les premiers jours du grand conflit, la politique austrophile.

La guerre éclata. Dès le début il fut clair que le gouvernement prussien tâcherait d'apaiser la Posnanie « irredentée ». Cela commença par une lettre du Kaiser à Mgr Dalbor, archevêque de Posen. Les bruits les plus fantastiques coururent de bouche en bouche sur le contenu de cette lettre. En réalité elle contenait quelques promesses imprécises de révision après la guerre de la juridiction antipolonaise en Posnanie. Cette lettre, où chaque mot était pesé, parla aussi de futurs « horizons nouveaux » et n'oublia pas d'ajouter que l'empereur attend une manifestation de fidélité au trône.

(1) Plus tard le « *Comité National Suprême* » — N. K. N.

Alors on convoqua à l'archevêché les hommes politiques de Posnanie les plus connus et à chacun on lut en secret la fameuse lettre — tous ne firent que sourire. L'opinion publique s'opposait catégoriquement à toute velléité de manifester la loyauté des Posnaniens envers les Hohenzollern.

Berlin ne se tint pas encore pour battu. On exigea de l'archevêque que le clergé polonais, au nom des intérêts catholiques, fit une propagande acharnée contre la Russie orthodoxe, et qu'on organisât des quêtes au profit des légions polonaises en Galicie. En revanche le gouverneur de Posnanie promit à l'archevêque, au nom de Guillaume II, que le kaiser offrirait une couronne de prix à la Sainte Vierge miraculeuse de Czestochowa...

En même temps le gouvernement allemand voulait s'entendre avec les députés polonais au Reichstag et au Landtag de Prusse. Sans rien promettre il ne refusa pas de donner satisfaction aux réclamations polonaises. Puis, après ses succès militaires en Belgique et en France, Berlin changea d'attitude : il ne fut plus question de réformes ou même de révisions. On répondit aux députés polonais que toute concession aux Polonais de Posnanie serait considérée par les Allemands comme un aveu de faiblesse; cependant le gouvernement prussien suspendrait volontiers pendant la guerre les expropriations.

Le résultat de cette honteuse comédie fut donc entièrement nul. On refusa de suspendre les lois exceptionnelles qui étaient en vigueur dans le duché, et on ne permit même pas l'emploi de la langue polonaise pour enseigner le catéchisme. Posen comprit. Dans tout le pays on pria pour la victoire des Alliés.

Mais la guerre continuait longue et affreuse. Lorsque Berlin eut échoué dans sa tentative de paix séparée avec la Russie et lorsque ses réserves fondaient à vue d'œil en Volhynie ou dans la Somme, pour renforcer son prestige et peut-être son armée, les Empires centraux érigèrent les neuf gouvernements de l'ex-Pologne russe en Royaume indépendant. Le Grand-duché de Posen garda le silence. Aucun « hoch » ne retentit dans les rues désertes de Posen et ce silence sinistre fit comprendre aux Allemands que leur arrière-pensée avait été découverte.

C'est alors que le gouvernement prussien se souvint qu'à Posen existait un petit groupe qui était partisan d'une entente avec la Prusse. Ce groupe, appelé « *Casino des Nobles* », avait été fondé en 1908 sur l'initiative du comte Turn. Mais l'immense majorité de la société polonaise critiqua vivement la politique de ce groupement, d'ailleurs minime. Les Polonais ne baisèrent jamais la main qui les frappe. Grâce à cet accueil franchement hostile, ces messieurs du « *Casino* » rentrèrent dans l'ombre, et c'est seulement après l'acte du 5 novembre dernier qu'ils recommencèrent à faire parler d'eux. Le gouvernement prussien ayant chargé le « *Casino* » de préparer le terrain d'une entente future, ses membres se mirent à l'œuvre. Ils fondèrent d'abord un « *Parti du Travail National* » et décidèrent de s'emparer du journal « *Dziennik Poznański* », le quotidien le plus lu à Posen, et organe du parti conservateur modéré. A cet effet ils achetèrent, en cachette, un certain nombre d'actions de ce journal et à la réunion des actionnaires ils essayèrent de provoquer une scission politique pour donner au journal une direction nouvelle. Mais, s'étant vite rendu compte du danger, la majorité des sociétaires se sont ressaisis, et ces messieurs du « *Casino* » en furent pour leurs frais.

Au lieu de s'écarter après cette leçon, le « *Parti du Travail National* », ne se considérant point comme battu, fonda à Posen son propre journal, la « *Gazeta Narodowa* ». Déjà quelque temps auparavant, le prince Drucki-Lubecki avait fondé à ses propres frais une feuille germanophile, le « *Kraj* » (le Pays), paraissant à Leszno. Le prince Drucki-Lubecki est un des rares aristocrates polonais qui sont devenus résolument Allemands. Il est marié à une Allemande, Mlle von Woller, et il raisonne ainsi : « Il est vrai que les Polonais ont plus de vivacité, et plus de finesse que les Prussiens. Ils avaient aussi une civilisation avant la Prusse, mais ils furent de bonne heure privés du don de s'organiser et de progresser. Les Polonais s'endorment un jour dans l'égoïsme et la misère. La renaissance polonaise ne date que de la domination allemande (sic!) ». Tout commentaire est inutile. Voilà l'homme qui est un des « *leaders* » du « *Parti du Travail National* », qui à l'heure actuelle possède deux journaux sans

lecteurs (sur 205 périodiques qui paraissent en Posnanie, en Prusse et en Silésie!).

Mais d'autre part, l'immense majorité de la population polonaise attend avec calme et dignité l'heure de la Pologne indépendante et unifiée. Nos frères de Posnanie n'ont en rien compromis l'honneur national.

CASIMIR SMOGORZEWSKI.

BOLESŁAW PRUS

II

Le roman, les *Emancipées* (*Emancypantki* = E-mann-tzy-pann-tki), également un livre de synthèse, a comme sujet — le titre l'indique — l'émancipation féminine. Du groupe « *féministe* » qui forme le noyau de l'œuvre se détache et brille en rare joyau un type de jeune fille, Madeleine Brzeska (1), le *génie du cœur* — une âme limpide, ornée de toutes les beautés et de toutes les délicatesses, remplie d'amour, prête au sacrifice, une âme qui crée le bonheur et la joie autour d'elle par « *propriété naturelle* », comme un arbre donne des fruits et une fleur prête son parfum, et qui irradie la bonté, comme le soleil nous envoie la lumière et la chaleur.

Si Isabelle (l'héroïne de *la Poupée*) symbolise l'amour du factice et Madeleine, l'amour idéal qui prend sous ses ailes protectrices tout ce qui vit et qui souffre, — le paysan Ślimak, le héros du *Poste* (*Placówka*-Pla-tzouv-ka), — incarne l'amour du réel. Ślimak aime la terre nourricière et natale qui vient de nos pères pour aller à nos fils — fidèlement, âprement, à l'exclusion de toute autre chose. Il s'agrippe — et ceci est sa fonction, sa raison d'être et le sentiment initial de sa vie — à ce lambeau du patrimoine et le dispute bec et ongles à l'envahisseur allemand, au colon qui de la proche frontière arrive en conquérant pacifique, mais sûr et inexorable. — Ślimak sort vainqueur du combat et reste à son poste, roi de son petit royaume, serviteur et gardien de la glèbe polonaise...

A un moment de sa carrière d'écrivain, Prus abandonne les rives de la Vistule, la chaussée et le trottoir de Varsovie, les forêts masoviennes et les plaines, et transporte son imagination créatrice au bord du Nil, à trente et un siècles en arrière (2). Dans un décor de la vieille Egypte avec son architecture gigantesque, avec ses dieux et ses mystères, se dresse la figure de jeunesse, de force et de gloire de Ramzès XIII, dernier pharaon de la dynastie vingtième...

La tragédie qui se joue ici, le long de trois volumes, tragédie ibsénienne — c'est le duel sans merci entre un individu de génie et une collectivité (les prêtres) disciplinée, sage, savante, patiente surtout et perfide. L'homme seul est un homme nu, et la multitude, bardée de fer par ses volontés réunies, l'emporte sur lui presque toujours, d'autant plus qu'elle ne connaît ni pitié ni scrupules. Aussi, le pharaon Ramzès XIII succombe et meurt...

Dans *la Poupée*, dans le *Poste*, et dans le *Pharaon*, ainsi que dans bon nombre de ses nouvelles, Prus reste fidèle à ses dons de poète lyrique, de satirique, de caricaturiste de grand style, de penseur et de psychologue fin et pénétrant. Mais ce qui embellit sa physionomie d'artiste et d'homme — c'est sa bonté souriante, brochant sur le tout, bonté faite d'ironie indulgente et de pitié fraternelle.

Tout comme un autre romancier, il procède envers ses personnages, tantôt en horloger qui démonte et remonte son ouvrage, tantôt en anatomiste qui dissèque et expérimente, tantôt en peintre de genre, ou bien, en médecin des maladies sociales qui cherche un remède et en confesseur qui écoute avec son cœur, pour diriger et absoudre; — cependant, il a une particularité qui le distingue d'entre tous. Prus fait l'effet d'être toujours le coacteur du drame; il ne reste jamais en dehors, en curieux spectateur, en observateur détaché, il est au centre de la chose, participant à la vie qu'il décrit, de toute son âme riche et généreuse.

Voici, sans doute, la raison qui fait que tout écrit de Prus est tellement direct et dépourvu de « *littérature* ». Il y a de la clarté et de l'espace dans ses œuvres, une vibration qui anime chaque point, chaque coin, chaque sujet. — Pre-

(1) Prononcez : Bjeszka.

(2) Le roman en question porte le titre « *Le Pharaon* ».

nez n'importe quel roman, — tous, ou peu s'en faut, délimitent la vie, l'arrêtent et la figent; chez Bolesław Prus, elle passe en vagues éternelles, et nous la sentons non pas divisée dans son étendue, interrompue dans sa durée, fragmentée dans son mouvement et sa continuité sans fin, mais pleine, forte, débordante, allant au delà du livre, préexistante et « post-existante ».

Cette extraordinaire vivacité, cette vitalité prodigieuse, propres aux écrits de Prus, proviennent, certes, de ce que leur auteur n'était pas que nouvelliste et romancier, il était aussi journaliste. Comme tel, il a ouvert sa fenêtre toute grande sur le monde, laissant arriver vers lui le fracas de la place publique — cris, plaintes, murmures et soupirs, regardant attentivement son tumulte, son va-et-vient et son émoi.

Prus-journaliste possède les mêmes valeurs d'esprit, de talent et de cœur que Prus-romancier. Et quoique ses *Chroniques hebdomadaires* ne furent pas écrites, comme de juste, *sub specie aeternitatis*, leur fond a vieilli à peine et leur forme a conservé de l'éclat et de la vigueur. Aussi, on les lit aujourd'hui sinon pas avec la même passion (elles ont perdu tout de même quelque peu de leur « urgence »), du moins avec le même intérêt que naguère, et on les garde sur cette tablette où demeurent les « Guêpes » d'Alphonse Karr et certains fascicules, les meilleurs, de la « Lanterne » de Rochefort.

D'aucuns comparaient l'esprit et l'humour de Prus à l'humour et à l'esprit de Dickens. Malgré mon aversion marquée pour ces sortes de parallèles, j'en toucherai quelques mots. Il est évident que tel personnage de notre écrivain a un pendant chez le grand romancier anglais (Amy Dorrit (1) et Madeleine Brzeska) et tel conte (*Nawrócony-Le Converti*) (2) rappelle de loin les « Christmas Carol », cette merveille. Pourtant, si je m'aperçois d'une foule de différences qui séparent leurs talents, je ne vois qu'une similitude qui rapproche leurs caractères : l'un et l'autre sont souverainement bons aux petits, aux déshérités, aux pauvres.

Le « trait » chez Prus est bien moins appuyé et son comique de beaucoup plus tranquille que chez Charles Dickens, dont les types sont pris assurément de la vie, mais après avoir passé, dirait-on, par la pantomime anglaise grimaçante, clownesque, trépidante où la mort, l'angoisse et l'ivresse tiennent les premiers violons. Prus donne ses héros et ses héroïnes avec quelques déviations de contour à peine visibles, avec quelques accentuations et quelques grossissements, presque insensibles. Sans jamais côtoyer le grotesque, ils sont comiques à force d'être vrais et touchants parce qu'humains. La *vis comica* de Prus qui a deux sources : son cœur et son bon sens, se trouve modérée par le sentiment de la mesure, habituel à tous ceux qui procèdent de la culture latine, — et ceci aussi bien pour les situations que pour les personnages. Aussi, nous ne rencontrons pas chez Prus, de ces attitudes burlesques et de ces monstres et fantoches de la farce dickensienne : nains épileptiques, éclopés de tout acabit — borgnes, jambes de bois, manchots à la griffe de fer, braves idiots et imbéciles épiques. Et pourtant, son répertoire satirique de types est des plus abondants : non seulement toutes les classes y défilent, mais encore, toutes les variétés de la même « espèce ». Les campagnes, la province, le pavé de Varsovie lui apportent, en contribution, leur faune et leur flore ; — et c'est ainsi que nous voyons, comme à travers un verre grossissant, se démenier, dans des conflits qui se déroulent toutefois selon le rythme normal de la logique : et le paysan indéracinable qui vit et qui meurt près de son clocher natal, gratte sa terre en mangeant son pain bis et sa misère ; et le campagnard changé fortuitement en citadin d'occasion, aussi rude et aussi fruste que l'autre ; et la petite noblesse terrienne résidant chez elle, à la campagne, ou transplantée, bon gré mal gré, à la ville, plus riche de sentiments que d'esprit ; et la bourgeoisie bornée, jacassière, comme toutes les bourgeoisies du monde, je crois.

Mais Prus aime ses personnages, autant au moins que Flaubert détestait ses « bonshommes » ; il les aime dans leur médiocrité et dans leur bêtise avec tous leurs défauts et tous leurs ridicules, — et quand il rencontre une belle âme, une âme neuve et saine, il lui abandonne toute sa tendresse...

(1) L'héroïne de « Little Dorrit » — le roman de Dickens.

(2) Prononcez Na-vrou-tzo-ny.

N'est-ce donc pas étrange que l'écrivain qui a mis tant de cœur dans son œuvre, ait donné si peu de place à l'amour, proprement dit. Car l'amour-passion passe généralement dans le fond du roman, en comparse, — si nous exceptons toutefois la *Poupée* où il est étudié en son entier avec tous ses flux et reflux, avec tous ses coups d'ivresse et contre-coups de désespoir, avec ses éclipses et ses « pleine-lune ». Cependant, là même, à l'encontre de Sienkiewicz, Prus le traite comme une des forces de l'énergie universelle et non pas comme un culte...

Tel est l'extérieur de ses romans et tel en est le côté sentimental. Mais quelle est leur pensée dominante ?

Comme moraliste, Prus traque surtout deux vices, deux formes de l'insensibilité individuelle et sociale : la paresse et l'égoïsme. — Comme philosophe, il « tâche à montrer aux hommes le but et le plan de toute la nature visible, ainsi qu'à dévoiler le coin du monde invisible ». En superposant le grand problème éternel et le petit problème journalier, il voit et fait voir que les réalités, ou ce que nous appelons ainsi d'habitude, cachent des choses transcendantes, que le distinct dérobe imparfaitement l'indistinct et que le corps déguise maladroitement l'âme. Prus est foncièrement idéaliste, malgré un faux semblant de positivisme et malgré la forme réaliste de ses œuvres. Il sait et il le dit quelque part qu'il est interdit à jamais et à tout chacun de « toucher la vérité du doigt, ni de la voir par les yeux ; mais on la trouve par l'esprit et dans l'esprit ». De même que sa doctrine positiviste, le pessimisme de notre écrivain nous semble également spécieux, car Prus l'applique au présent, en gardant pour l'avenir tous les optimismes de l'espérance.

Ami lecteur ! il vous est certainement arrivé d'avoir fermé votre livre avec un soupir de regret. Vous avez quitté des fictions, des ombres de la réalité, la brume et le vide au cœur, tout comme si vous quittiez des compagnons de route auxquels le hasard vous aurait uni un jour de votre vie. Et ce fut aussi triste et aussi maussade que l'heure des adieux au départ.

Eh bien, ce petit déchirement, vous le ressentirez chaque fois que vous fermerez un des romans de l'écrivain polonais. Et vous rouvrirez le volume, après quelque temps, vous le rouvrirez, afin de revivre les mêmes émotions et de revoir les mêmes figures. Car celles que vous rencontrâtes, en fréquentant Bolesław Prus, vous restèrent à jamais chères.

Jan TOPASS.

FIN

AGENCE POLONAISE CENTRALE A LAUSANNE

— Le Club politique des Partis du Royaume de Pologne persiste dans son attitude. Les partis de même nuance en Galicie fusionnent.

Dans la presse étrangère ont paru naguère des informations de provenance tendancieuse d'après lesquelles le Club politique des Partis à Varsovie qui, comme on le sait, n'a aucunement pris part ni à l'organisation du Conseil d'Etat provisoire, ni à ses travaux, aurait l'intention de modifier son attitude à l'égard de ce dernier. Or, le Club politique des Partis vient de publier une nouvelle déclaration où il rectifie tous les bruits erronés qui ont couru à ce sujet.

Le Club politique des Partis continue comme par le passé à être soutenu par l'opinion de la grosse majorité immuable et fermement décidée de la nation polonaise. La nouvelle déclaration est d'autant plus significative qu'elle se produit au moment où le Conseil d'Etat provisoire, après que s'en sont retirés les représentants de la gauche, vient de consentir à ce que les Légionnaires prêtent non seulement serment de fidélité à leur patrie, mais encore jurent de conserver la fraternité d'armes avec les Empires centraux et leurs alliés.

On nous écrit de Galicie qu'il vient de s'y

constituer une organisation politique sous le nom de : « Union des partis ». A cette organisation ont accédé les éléments qui personnifient le plus énergiquement la revendication de l'unité intégrale des territoires polonais avec accès à la mer et leur indépendance absolue. La première proclamation de l'« Union des partis » est revêtue des signatures de nombreuses personnalités en vue, députés à la Diète, professeurs des établissements supérieurs d'instruction publique, ainsi que des comités des deux partis galiciens les plus importants numériquement : la démocratie nationale et le parti populaire.

— Le Club politique des Partis et le Conseil d'Etat provisoire de Varsovie.

« Nous avons déjà fait mention de la proclamation du Club politique des Partis embrassant les groupes de la majorité du Royaume de Pologne. Cette proclamation dont le texte intégral vient de nous parvenir, après avoir constaté que l'attitude prise par le Club politique des Partis vis-à-vis du Conseil d'Etat provisoire n'a subi aucune modification, ajoute :

« Les événements de ces derniers jours nous imposent d'autant plus la nécessité de préciser l'attitude des groupements politiques qui forment le Club politique des Partis. Le Conseil d'Etat provisoire, de par sa seule genèse, n'a jamais été le représentant de la volonté collective de la nation polonaise, et aujourd'hui, par suite de la démission des membres de la gauche, il a revêtu un caractère absolument unilatéral. A plus forte raison, le Club politique des Partis affirme catégoriquement que le Conseil d'Etat provisoire ne possède pas le droit de trancher les questions nationales les plus essentielles, et notamment de préjuger la future organisation de la Pologne, de subordonner la question polonaise à un seul ordre de facteurs et de donner des prescriptions apportant la désorganisation et le désordre dans les légions. »

Le Club politique des Partis a évidemment en vue la subordination de la question polonaise uniquement aux Empires centraux, et la proclamation dans laquelle le Conseil d'Etat provisoire avait invité les légionnaires à prêter serment, non seulement à la patrie et à son futur roi, mais encore à jurer de conserver la fraternité d'armes avec les troupes de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de leurs alliés. Comme nous l'avons déjà annoncé, à propos de cette formule de serment a éclaté parmi les légionnaires, peu nombreux d'ailleurs, une violente scission, et les protestataires ont été licenciés et internés.

— A propos de l'entrevue polonaise de Stockholm.

Vers la fin du mois de mai, le « Berliner Tagblatt » nous apprenait que dans une réunion de Polonais tenue à Stockholm les assistants auraient formellement reconnu le Conseil d'Etat provisoire comme gouvernement auquel devraient se subordonner toutes les organisations polonaises. Auraient aussi voté cette motion les représentants du parti conservateur, des réalistes, résidant actuellement en Russie, et, de plus, M. Lednicki, président de la Commission de liquidation des affaires polonaises à Petrograd, aurait déclaré qu'il assurait au Conseil d'Etat provisoire une somme de 100.000 roubles à l'effet de soutenir une agitation pendant le congrès de paix.

Encore que cette réunion de Stockholm n'eût que le caractère d'une entrevue privée, ce que particulièrement fait ressortir l'énonciation connue du Club politique des Partis de Varsovie où est dénié aux Polonais qui y prirent part le droit de parler au nom de la nation ou du pays, cette information, surtout en ce qui touche l'attitude prise par M. Lednicki, fut reproduite par la presse polonaise.

Or, nous lisons aujourd'hui dans le « Dziennik Polski » (Journal polonais) de Petrograd que MM. Dobiecki et Szebeko, du parti conservateur, participants de la réunion de Stockholm, en leur nom et en celui de M. Skirmunt qui se trouve actuellement à Rome, ont protesté contre la note publiée dans l'organe berlinois, affirmant que ni eux-mêmes, ni M. Skirmunt n'ont rien dit qui pût autoriser un semblable compte rendu. M. Lednicki de son côté, dans une lettre adressée au « Dziennik Polski », déclare que l'information du « Berliner Tageblatt », est dénuée de tout fondement,

et que jamais aucune assurance n'a pu être donnée en son nom au Conseil d'Etat provisoire.

— **En Galicie on enrôle des sourds, des aveugles et des infirmes.**

A la séance du Reichsrat du 26 juin, le député du parti populaire, M. Bojko, a adressé au ministre de la Défense nationale l'interpellation suivante :

« Le recrutement en Galicie a été effectué pendant la guerre d'une manière plus rigoureuse que dans tout autre pays de la Monarchie. Dans les deux dernières sessions des conseils de revision, 93 0/0 des appelés ont été reconnus aptes au service militaire, et l'on a enrôlé des infirmes, des incurables, des sourds. Quel profit peut tirer l'armée de semblables éléments ? Et ces malheureux sont en butte à mille désagréments, à cause de leur infirmité, ou encore doivent séjourner pendant des mois dans les hôpitaux, alors qu'ils seraient très utiles pour les travaux des champs en Galicie où il n'existe presque plus de population masculine.

« François Piechota de Rudnik, à la suite d'une grave maladie est devenu complètement sourd en 1893. En 1894 les médecins des hôpitaux de Cracovie déclarèrent qu'il ne recouvrerait jamais l'ouïe. Néanmoins le dernier conseil de revision de Myślenice a enrôlé Piechota ; après avoir été examiné dans divers hôpitaux militaires, celui-ci a été déclaré bon pour le service et incorporé dans un régiment. Valentin Kołodziejczyk, bien qu'atteint d'une grave ophtalmie, a été incorporé en mai 1916. Pendant deux mois on l'a maintenu dans les rangs, mais en définitive on a dû l'envoyer à l'hôpital. Il y est depuis dix mois à Podolsze près de Zator, et pendant ce temps son petit bien dépérit, faute de bras. Joseph Dyduch, a été incorporé en 1916, malgré sa surdité constatée. Il a été envoyé dans le sud du Tyrol, où jusqu'à ce jour, il est en service à l'hôpital de Mezzolombardo. Comme il n'entend pas les ordres qu'on lui donne, il est sans cesse exposé aux pires désagréments.

« Ces quelques exemples suffisent pour donner une image du système de recrutement mis en vigueur en Galicie. Je me permets donc de demander à M. le ministre si cette manière d'agir lui est connue. Je lui demande encore ce qu'il se propose de faire pour que les infirmes et les sourds, dans le plus bref délai possible, soient congédiés de l'armée, renvoyés dans leurs foyers où ils pourront par leur travail aux champs rendre de très grands services. »

COMITÉ DE SECOURS POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE EN POLOGNE

Vingtième liste de dons reçus par l'Administration de la revue **Polonia** :

MM. St. Skibniewski, 50 fr. ; — A. Madeyski, 10 fr. ; — Prisonniers de guerre polonais de Bauleu (impôt volontaire), 130 fr. ; — Société de gymnastique « Sokół » de Beaulieu, 45 fr. ; — Par l'intermédiaire de M. l'abbé Piaszczyński : Recettes de la fête commémorative de Grunwald, 156 fr. ; Impôt de Beaulieu pour juin et juillet 96 fr. ; Prisonniers de guerre polonais de Saint-Etienne, 80 fr. ; Prisonniers de guerre polonais de Montrambert au lieu d'une croix sur la tombe de leur camarade W. Juraszek, 68 fr. ; X, 50 fr. ; M^{me} Rejer, 10 fr. ; N. N., 10 fr. ; Wawrzyniak, 5 fr. ; ensemble 475 fr. ; — L. Kowalski de Leeds, 22 fr. ; — Prisonniers de guerre polonais de la Berandière par l'intermédiaire de M. Stróżyński, 126 fr. ; — Cap. H. Hugon, 5 fr.

Total de la vingtième liste : 863 fr.

Total des vingt listes : 21.522 fr. 10 entièrement versés par la revue **Polonia** dans la caisse du Comité général à Vevey.

Avenir de la Pologne. J'aurais pu écrire *Avenir du Monde* ; car la question qui s'agit sur les bords de la Vistule ne diffère, pas même dans les termes, de celle qui se débat aujourd'hui, et à ciel ouvert, d'un pôle à l'autre.

F.-V. RASPAIL (*De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'émigration*. Paris, 1835, p. 145.)

Belgique et Pologne

M. Emile Vandervelde, ministre belge des Affaires Etrangères et secrétaire du Bureau Socialiste International, lors de son récent voyage en Russie fit la déclaration suivante à la revue polonaise de Pétrograd, le « *Głos Polski* » :

« Il y a deux pays entre tous qui ont souffert au plus haut point des horreurs d'une guerre qu'ils n'avaient pas voulue : la Belgique et la Pologne !

« Ce doit nous être une consolation de penser que, malgré les divergences profondes qui existent sur d'autres points parmi les socialistes, tous ceux qui restent fidèles à la tradition de l'Internationale se trouvent d'accord pour proclamer qu'il n'y aura pas de paix juste et durable en Europe, sans que la Belgique retrouve son indépendance et que la Pologne, toute la Pologne, échappe à la domination des tzars de Berlin et de Vienne, comme elle vient d'être affranchie de la domination du tzar de Pétrograd. Mais ceux-là se feraient des folles illusions qui attendraient ce double et nécessaire résultat d'autre chose que de la défaite des monarchies centrales et de la victoire des démocraties civilisées.

« Notre effort doit s'ajouter à l'effort de tous ceux qui luttent pour la liberté du monde. La Pologne, pas plus que la Belgique, n'y manquera ! »

REVUE DE LA PRESSE

M. Etienne Fournol dans *La Vie* du mois de juillet parle de la « **Résurrection Polonaise** » :

« L'armée polonaise du front occidental est déjà constituée. Elle a du moins des éléments tout prêts : ce sont les volontaires polonais qui combattent pour les Alliés dans les armées française, britannique et belge. Mais de ces soldats engagés pour la plupart dès le début de la guerre, un bon nombre a déjà, hélas ! disparu. On trouvera sans doute de nouveaux éléments parmi les Polonais résidant aux Etats-Unis, et qui ne sont pas citoyens américains. Car il y a trois millions de Polonais aux Etats-Unis, qui combattent pour nous depuis longtemps, car ils ont fait beaucoup pour instruire l'Amérique de ce qu'est l'Allemagne. Laissez faire. Si les affaires de l'Europe démentent doivent être réglées par les non-Européens, nous n'aurons pas à nous en plaindre, nous, Français.

« Peut-être trouvera-t-on encore des éléments de l'armée polonaise au Canada. Ainsi sera formée l'armée qui combattra sous l'Aigle blanc pour les Alliés, car vous entendez bien qu'en matière militaire comme sur tous les autres points, ce sont les Alliés, unis, inséparables, et qui ne comptent point entre eux, qui vont restaurer la Pologne.

« Qui l'eût dit, que ce serait sur notre sol, pour reconquérir la terre de France, et mêlée aux forces de tous les Etats libres d'Occident, que l'armée de la Pologne paraîtrait ? On n'y saurait songer sans émotion. Dans une polonaise de Chopin on voit paraître et s'élançer un cortège de fête, coloré et brillant, sur un rythme scandé par les talons éperonnés de toute la Pologne. Soudain, des appels plus graves, un roulement sourd à la basse annonce un autre cortège qui interrompt les danseurs étonnés. Une marche guerrière vient des lointains des siècles, elle se rapproche, et bientôt la salle où vous entendez cette œuvre admirable s'élargit, se remplit du tumulte et de la majesté de l'histoire héroïque de la Pologne, du galop des lancers scintillants sous les oriflammes, des aigrettes mêlées aux kalpacks, des sabres des officiers à manche de nacre ou d'ivoire, de l'éclat des cuirasses et de la richesse des fourrures ; sous les étendards amarante brodés de l'Aigle blanc de Pologne ou du Cavalier de Lithuanie, c'est l'armée de Jagellon à Grunewald et l'armée de Jean Sobieski sous les murs de Vienne. C'est l'éclat magnifique de ce peuple étincelant et fidèle qui, jusqu'à la veille de sa mort, garda les marches de l'Europe.

« Vous savez la légende : cette évocation est si puissante et le pauvre auteur était si faible que quand il composa cette admirable polonaise, Frédéric Chopin s'enfuit, épouvanté de voir sa chambre peuplée par cette saisissante résurrection. »

Le Temps : L'ARMÉE POLONAISE (1807-1917).

« La création, qui vient d'être décidée, d'une armée polonaise, consacre une tradition vieille de cent et quelques années. Pour la cinquième fois au cours de cette période, les Polonais combattent côte à côte avec nous, et la gloire immortelle acquise sous le premier Empire, par les régiments de la Vistule, les cheval-légers, les lancers, les

chasseurs et les hussards de Dombrowski, de Poniatowski de Chlopicki, de Sulkowski et de tant d'autres chefs illustres, est un gage des exploits futurs de leurs descendants. Ceux-ci n'auront qu'à s'inspirer des exemples suivants, choisis entre mille. A peine formées après l'entrée de Napoléon à Posen, les deux divisions du général Dombrowski prennent une part considérable, prépondérante même, au siège de Dantzig (1807), car les auxiliaires allemands entrant avec elles dans la composition du corps de Lefebvre ne sont que des troupes de seconde qualité. En Espagne, au col de Somo-Sierra, le 30 novembre 1808, les cheval-légers, sous les ordres du général Montbrun, exécutent une charge d'une bravoure folle, balayent la puissante artillerie espagnole qui décime nos troupes, et dévalant les pentes réputées impraticables du Guadarrama, mettent en complète déroute l'armée de San-Juan, lui enlèvent ses drapeaux, ses canons et ses bagages. En 1809, les régiments de la Vistule se distinguent entre tous pendant le terrible siège de Saragosse, et un an plus tard à celui de Lérida.

« En 1812, lorsque la Grande Armée s'achemine vers la Russie, elle compte dans ses rangs quatre-vingts bataillons et soixante-sieze escadrons polonais commandés par Chlopicki, Niemcewicz, Axamitowski, Dzierzanowski, Tulinski, Zoltowski, Weissenhoff, le prince Sulkowski, le prince Radziwiłł et le général Rozniecki. Aussitôt Napoléon installé à Wilna, la Diète, réunie depuis le 26 juin, décrète la création de cinq nouveaux régiments d'infanterie et de cinq de cavalerie. L'élite de la jeunesse de la ville, ayant à sa tête le prince Oginski, forme une garde d'honneur à l'empereur français. D'autres jeunes gens, appartenant aux meilleures familles, un grand nombre d'étudiants de l'université s'enrôlent à l'envi sous les drapeaux que les Sigismond et les Sobieski avaient tant de fois conduits à la victoire... Le 14 juillet, le sénateur Wybicki, chef de la députation présentée à Napoléon, lui dit ceci : « ... Votre Majesté travaille pour la postérité et pour l'Histoire. Si l'Europe ne peut méconnaître nos droits, elle peut encore bien moins méconnaître nos devoirs. Nation libre et indépendante depuis les temps les plus reculés, nous n'avons perdu notre territoire et notre indépendance ni par des traités, ni par des conquêtes, mais par la perfidie et la trahison. La trahison n'a jamais constitué des droits... Nous sommes seize millions de Polonais, parmi lesquels il n'y en a pas un dont le sang, les bras, la fortune ne soient dévoués à Votre Majesté. Chaque sacrifice nous paraît léger s'il a pour effet le rétablissement de notre pays natal, de la Dvina au Dniestr, du Borysthène à l'Oder. L'intérêt de Votre Majesté demande le rétablissement de la Pologne, et certes, l'honneur de la France y est également intéressé... Depuis trois siècles, la Pologne, dans ses malheurs, a toujours tourné les yeux vers la France... »

« Après la faillite de la grande entreprise, la fidélité des Polonais ne se démentit point. Loin d'imiter la trahison des Saxons, des Bavares, des Badois et autres Allemands, ils continuèrent à lutter vaillamment à nos côtés. On sait la bravoure qu'ils déployèrent pendant la campagne de 1813 en Allemagne. A Leipzig, des milliers des leurs périrent à la suite du prince Joseph Poniatowski dans les flots de l'Elster plutôt que de se rendre et s'attirèrent les hommages d'un ennemi qui n'avait pas répudié les traditions chevaleresques aujourd'hui tombées en oubli. Au lendemain de la bataille, le général russe Langeron consacrait à Poniatowski cet éloge : « La mort du prince me causa de très vifs regrets. J'étais lié avec lui depuis très longtemps et j'en honorais de son amitié. Sa bravoure, sa loyauté, ses qualités solides et aimables ne méritaient pas une fin si cruelle, qui affligea profondément ses frères d'armes et ses ennemis qui estimaient ses talents, son caractère et sa conduite. »

« En 1814, lorsque tout fut perdu, les Polonais demeurèrent inébranlables dans leur attachement à la France et en donnèrent des preuves éclatantes sur le théâtre même des grandes opérations actuelles. Dans la forêt de la Fère et près des sources de l'Oureq, leurs cavaliers infligèrent des échecs sérieux aux Prussiens. Devant Berry-au-Bac, les lancers polonais, formant l'avant-garde du général de Nansouty, enlevèrent le pont défendu par une division de cavalerie ennemie et prirent à cette dernière deux pièces de canon. Ensuite, poursuivant l'adversaire qui s'était retiré au delà de la Miette et cherchait à se reformer dans la plaine située entre la Ville-aux-Bois et Juvin-court, ils le défirent totalement. Le général Dautancourt écrit à ce sujet dans son *Journal des campagnes de 1813 et 1814* : « Chargé à nouveau par les lancers du brave Skarzynski et voyant toute la division prête à fondre sur lui, l'ennemi fut mis dans une déroute si complète que je ne crois pas qu'on ait jamais vu de cavalerie fuir avec un abandon aussi désespéré... Parmi les prisonniers se trouvait un prince russe nommé Gagarin, qui déclarait son titre à tue-tête... »

« A la Restauration, les troupes polonaises disparurent, mais après la grande insurrection de 1830-1831, tout un régiment français, le 67^e, fut constitué avec des réfugiés accourus de Pologne. En Crimée, des légions polonaises combattirent à nos côtés, et l'on n'a pas oublié le rôle glorieux que jouèrent en 1870, à Châteaudun, les francs-tireurs de Lipowski et à Dijon la brigade du général Bosak-Hauke. »

ZIEMIE POLSKIE

Bod Brzeżanami i nad Lipą szereg os-trych starć, z niepomysłnym dla wojsk rosyjskich wynikiem. Tarnopol i Stanisławów wzięte. Atak austroniemiecki nie ustaje.

— Przyszłość Polski a wszech Niemcy.

W artykule pod tytułem « Rosyjska kwestia pokoju » pisze *Deutsche Tageszeitung* pomiędzy innymi co następuje :

« Niemieckie granice na wschodzie muszą bezwarunkowo, zgodnie z opinią naszych powag wojskowych, ulec zmianie, i jeśli to nie jest możliwe w ramach ogólnego położenia, to co najmniej Kurlandja stanowić winna po tej wojnie niemiecką ziemie kolonizacyjną. Całkiem inną kwestją, do której powrócimy jeszcze, jest to, co się stanie z Polską. Dzisiaj zaznaczamy tylko, że podług przeprowadzanych przez nas stałe doświadczeń, państwo niemieckie usprawiedliwić nie może najmniejszego zainteresowania się « uwolnieniem Królestwa Polskiego ». Nas Niemców interesuje tutaj jedynie zabezpieczona w przyszłości granica niemieckiego państwa, w obrębie której wszystko winno być niemieckie. Poza to należy kurczyć to, wylegnięte przez kanclerza Rzeszy niemieckiej, pozostawiać spokojnie swemu losowi, zarówno czy ono pragnie « usamodzielnąć się », lub też powrócić do Rosji ».

— Finanse m. Warszawy.

Tymczasowa Rada Stanu, na posiedzeniu z d. 20 maja, uchwaliła następujący wniosek p. Natanson, dotyczący finansów m. Warszawy.

« Na skutek przedstawień magistratu m. Warszawy z dnia 25 kwietnia i 4 maja r. b. zważywszy, że :

1) Kasa miejska potrzebuje koniecznie natychmiastowej pomocy kredytowej, aby móc spełniać swe zobowiązania. 2) Wydatki, poniesione przez miasto, a podlegające zwrotowi przez państwo, oraz fundusze miejskie, wywiezione do Rosji przez ewakuowane władze byłego magistratu, przenoszą sumę rubli 40.000 000, które przez przyszły rząd polski od kogo należy wywindykowane być winny. 3) Miasto ma tym sposobem słuszeń tytuły do pomocy państwa. 4) Miasto zażądało od Polskiej kasy pożyczkowej udzielenia zaliczki w wysokości 20 milionów marek, którąby spłaconą została z zaciągnięciem mającej przez miasto pożyczki w wysokości mk. 75 milionów. 5) Miasto zażądało, aby zaliczka w mowie będąca udzieloną została na procent nie wyższy, aniżeli 4 % w stosunku rocznym. 6) Miasto zażądało jednocześnie aby zwolnione zostało nadal od świadczeń na rzecz władz okupacyjnych. 7) Miasto udaje się z prośbą do Tym. Rady Stanu o oświadczenie gen. gubernatorowi, iż za pomoc, którą Polska kasa pożyczkowa udzieli miastu st. Warszawie, przyjmie odpowiedzialność przyszły rząd polski.

Tym. Rada Stanu wypowiada przekonanie, iż za pomoc, jaką Polska kasa pożyczk. udzieli miastu w formie zaliczki 20 milionów marek na warunkach przez miasto podanych, oraz za pożyczkę w wysokości 75 milj. marek, przyszły rząd polski nie uchyla się od odpowiedzialności.

— Profesorowie wydziału teologii w uniwersytecie warszawskim.

Jak donosi *Il. Kur. Codz.* ks. dr. Władysław Szczepański, profesor Instytutu biblijnego w Rzymie i ks. dr. Konstanty Michalski, obecnie wykładowcy zastępczo, po śmierci ś. p. ks. prof. Gabriela, filozofii na wydziale teologicznym Uniwersytetu Jagiellońskiego zostali zamianowani profesorami nowo utworzonego wydziału teologicznego na Uniwersytecie Warszawskim. Obaj uczeni cieszą się szerokim uznaniem w kręgach naukowych.

Pierwszego Poznań w tych dniach miał sposobność poznać ze świetnych wykładów o Palestynie, drugi zaznaczył się przez gruntowne studia nad historią filozofii średniowiecznej wogóle, a specjalnie Polski 14 i 15 wieku, nie dość do tego czasu znanej i cenionej.

— Prawnicy w Królestwie.

Niedawno donoszono o rzekomym braku wykwalifikowanych prawników, zdolnych do objęcia urzędów w organizacji sądownictwa w Polsce. Jak donoszą pisma warszawskie, mniemanie to nie jest zgodne z rzeczywistością.

Przyjęta została liczba pracowników potrzebnych do objęcia urzędów w sądownictwie polskim wynosi około 450.

Liczba zgłoszeń, jakie otrzymał departament sprawiedliwości od prawników, mających objąć stanowiska w sądownictwie, wynosi około 650 (z nich od zamieszkałych w Warszawie 400). Prócz tego znaczna liczba prawników pragnie pozostać w adwokaturze, a około 500 kartek statystycznych, wysłanych przez departament, jeszcze nie zwrócono i napływają one stopniowo.

Z zestawienia tych liczb wynika, że żywił prawniczy w Polsce, bynajmniej nie jest ubogi i że w zakresie organizacji sądownictwa braku sił wykwalifikowanych przewidywać nie można.

— Z Prasy polskiej w Ameryce.

Wszystkie pisma polskie w Stanach Zjednoczonych, za wyjątkiem zwolenników Komitetu Obrony Narodowej (filji galicyjskiego N. K. N.) oraz socjalistów, zamieszczają na pierwszych stronicach dekret P. [Prezydenta Republiki Francuskiej, na mocy którego tworzy się we Francji Armja Polska, jak również odezwę Polskiego Zachodnio-Europejskiego Związku Sokolego. « Dziennik Związkowy » z 3 lipca zamieścił w polskim przekładzie artykuł naszego współpracownika p. Bienaimé'go : » 5 Listopada 1916 — 5 Czerwca 1917 ».

WIDMO LITWY

« Kurjer Lwowski » zamieszcza artykuł następujący :

Z chwilą ustąpienia władz rosyjskich rozpoczął się z natury rzeczy proces samookreślenia Litwy. Jako czynnik przodujący w kraju kulturalnie, wysunął się na czoło element polski. Władze okupacyjne jednak, szybkimi zarządzeniami, pochwyliły bieg wypadków w swoje ręce. Poczyniono wszystko, by zapobiedz politycznym precedensom. Litwa, w przeciwstawieniu do wyraźnie zarysowującej się Polski Kongresowej, miała pozostać aż do zawarcia pokoju kawałkiem dzikiego, niezagospodarowanego kraju, o słabej liczebnie ludności, nie chcącej naturalnie nic słyszeć o powrocie pod panowanie Rosji.

Dlategoż język rosyjski został z życia publicznego przez nowe władze usunięty.

Następnie przystąpiono z całem poczuciem swobody ruchów do urządzenia nowych stosunków w beżpańskim kraju. Zewnętrzny gospodarz znalazł się za linją okopów, wewnętrzny nie miał czasu przyjść do siebie i ujawnić się. Na fundamentie paragrafów konwencji haskich i różnych komentarzy do nich skonstruowano więc schemat « Okkupationsgebiet'u » i ten schemat zrealizowano aż do najdrobniejszych szczegółów. Stan ten nie jest podobny, ani nawet zbliżony do stosunków w Belgii czy Król. Polskim, gdyż tam okupant przyjmuje pod uwagę podmiot ludzki, do którego woli zajmuje to lub inne stanowisko, ale istnieniu tego podmiotu nie zaprzecza. Na Litwie natomiast (krótko dziś Ob.-Ost zwanej) koncepcja okupacyjna nie zna podmiotu zaokupowanego kraju (ewentualnie jest nim rząd rosyjski), ludność zatem jest li tylko przedmiotem zwierzchnictwa okupacyjnego. Człowiek oczywiście nie stał się przez to (w teorii) poniższym do stanowiska drzewa czy innych rzeczy, na powierzchni okupowanego kraju się znajdujących, tylko właściwości podmiotowe człowieka uległy zawieszeniu.

Rzecz naturalna, że tego rodzaju koncepcja prawna upoważnia tem łatwiej do urządzenia gospodarczego życia kraju odpowiednio do teoretycznego pojęcia « Okkupationsgebiet'u ». To też Ob.-Ost nie ma żadnego życia gospodarczego; to nie jest kraj, którego ekonomiczne życie istnieje, choć ulega tym lub innym przepisom i ograniczeniom. Ob.-Ost jest olbrzymim jednym, skomasywanym przedsiębiorstwem gospodarczym, w którym poszczególne prywatne jednostki majątkowe, materiał ludzki, lasy, środki komunikacyjne, środki płatnicze utworzone dla własnego wewnętrznego użytku i t. d. są jednolicie po gospodarstwu wykorzystane przez jednego administratora na dobro państwa niemieckiego. Tym zbiorowym administratorem jest wojsko niemieckie (ani jednego cywilnego urzędnika). Historia Ob.-Ostu będzie przedstawiać po wojnie jeden z najciekawszych przedmiotów do badania dla ekonomistów i prawników.

W świecie zjawisk politycznych wyżej przedstawiony stan rzeczy musiał wywołać swoje skutki.

(wykreślone przez cenzurę austriacką)

Rzeczywiście w tych warunkach Litwa nie była w stanie nawet samej siebie przyznać, siły swe obliczyć i drogę dla swej przyszłości wytknąć.

Jednakże już pierwsze przez Niemców przeprowadzone spisy ludności wykazały stan narodowościowy zgoła odmienny od przedwojennego. Całe powiaty o białoruskiej ludności katolickiej okazały się przy spisie polskimi. Białorusin-katolik odruchowo i stanowczo przyznawał się do kultury polskiej — bez żadnej ku temu agitacji. Stąd się pokazały takie koziołki statystyczne, że np. powiat sokólski, który, według statystyki rosyjskiej, miał mieć 1 proc. ludności polskiej, wykazał przy spisie 1916 r. że innej ludności (chrześcijańskiej), prócz polskiej, nie posiada. Powiaty wileński i trocki wykazały dziś 58 proc. ludności polskiej. Wilno samo polskiej ludności ma 53 proc., natomiast Litwinów 2 proc., Białorusinów 1,5 proc.

Na podstawie tej — swojej własnej — statystyki ułożył i wydał zarząd Ob.-Ostu Atlas narodowościowy Litwy. Atlas ten unoczniał, że słowiańsko-katolickie powiaty Litwy są właściwie zdecydowanie polskie.

Nie odpowiadało to ani przewidywaniom niemieckim, opartym na statystyce rosyjskiej przedwojennej, ani najbliższym zamierzeniom politycznym Niemców. Niemieckiej sytuacji zaradzano w ten sposób, że nakład Atlasu wycofano, natomiast wypuszczono drugie wydanie, oparte na statystyce rosyjskiej z 1897. Znowu więc np. w pow. sokólskim jest tylko jeden procent Polaków.

Litewskie powiaty Litwy nie wykazały naturalnie przy ostatnich spisach tak rażących skoków na korzyść polskości, stwierdzając w ten sposób — niewątpliwie zresztą — mocne podstawy narodowości litewskiej. Natomiast w czasie okupacji, kilkakrotnie się pokazało, że ludowy żywioł litewski wcale nie jest tak wrogo dla Polaków usposobiony. Jednym z dowodów na to — kompanja żmudzka w 3 pułku piech. Legionów polskich.

Zdaje się, że istotna postać Litwy, tak uporczywie fałszowana przez zewnętrznych gospodarzy tego kraju, niedługo zupełnie wyraźnie zarysuje się na tle europejskiem. Dziś już siły twórcze kraju dają się rozpoznać — wślad za tem musi dojść do koordynacji tych sił we wspólnym interesie całości kraju.

(wykreślone przez cenzurę austriacką)

Polska pamięta o swych wewnętrznych uprawnieniach do współdecyzji o przyszłości Litwy.

Tym uprawnieniom nie mogą zaprzeczyć sąsiadujące z nami mocarstwa. Dlatego też nie bez zdumienia dowiedzą się ich czynniki polityczne o polskiej decyzji w sprawie Litwy. Decyzja ta już zapadła i ogłoszona została w tych dniach. Wszystkie poważniejsze stronnictwa i grupy polityczne w Warszawie stwierdzają w niej zgodność, że Polska domaga się niepodległego bytu państwowego dla Litwy, wierząc jedynie, że wspólne interesy doprowadzą do wznowienia dobrowolnej unji obu państw.

Ten przewidujący bezstronny krok polityczny społeczeństwa polskiego w Królestwie zasługuje na tem większą uwagę, że nastąpił wbrew pokusie mogącej powstać z napływu do Warszawy adresów od organizacji polskich na Litwie, stojących na gruncie przyłączenia kraju do Polski; przyszedł zaś do skutku jednogólną wolą wszystkich partji, powodując od początku wojny pierwszy i jedyny wypadek rzeczywistej konsolidacji stronnictw.

Równie wielkie wyniki, jak dla zewnętrznych stosunków Polski z Litwą, wywoła deklaracja polska na wewnątrz, na Litwie. Wśród politycznych myślicieli żywiołów zarówno społeczeństwa litewskiego, jak i polskiego nastąpi — należy przypuszczać — szybkie przystosowanie się do nowej sytuacji politycznej. Doprowadzi to kraj, zgodnym wysiłkiem narodów, do prawdziwej niepodległości, swobodnego rozwoju, a zapobiegnie groźnym niebezpieczeństwom, które się dziś zapowiadają, a które zdolne są złać przyszłość Litwy, być może na zawsze, ku wspólnej szkodzie zamieszkujących ją narodowości.

POZNANSKIE POD PRUSKIM BUTEM

Ciekawe i ponure zarazem światło na panujące w Polsce i równocześnie na froncie niemiecko-rosyjskim stosunki rzucają rewelacje 28-letniego inteligentnego żołnierza pruskiego, wielkopolana, który jeszcze w grudniu 1916 był i w Poznaniu i na wsi, a przewieziony na front pod Baranowicze podczas świąt wielkanocnych zbiegł z okopów i stał się dobrowolnie jeńcem wojennym. Rewelacje te drukuje „Gazeta Polska”.

Przytaczamy tu najciekawsze fakty, drukując na wstępie list jego matki z dn. 2 kwietnia r. b. pisany do okopów:

« Niech będzie pochwalony Jezus Chrystus!
Kochane dziecko!

Karty i listy Twoje odebrał mi i bardzo ucieszyliśmy się, że puncz otrzymałeś. Teraz masz jeszcze otrzymać mleko skondensowane, 2 paczki z arakiem i smarowidło na rwanie... puszkę marmelady i pół funta kielbasy. Chętnie Ci więc kielbasy i trochę smalcu posłała, ale więcej nie mogę dostać kielbasy, a o smalcu ani mowy niema. A jak raz przez 2 tygodnie 200 gramów okraszy kupię (2/3 funta), to też ją dla siebie sporządzę, bo wciąż sucho i jałowo jadamy. Sen zawsze mamy lepszy od ciebie. Stosunki u nas naogół są marne. Lepiej, że o wszystkim nie wiesz. Zyga i Benia mocno rosną i też dużo chcą jeść, a tu im do syta dać nie mogę, i nie raz z żalem w sercu muszę dzieciom chleba odmówić, tak samo i czego innego. Dziś nie jest jeszcze tak źle, bo na osobę dostaje się tygodniowo 4 1/2 funta chleba (według otrzymanych w kilka dni później informacji ustnych rację zmniejszono do 3 i pół funta), ale to dzieciom za mało, bo Zyga skończył 16 lat... Drogość okropna w materiałach na suknie; o ubraniu pomyśleć nie można. Krótkie spodnie do kolan dla Z kosztują 20 marek, podszewka w kabat najtańsza 9,40 mk, a trochę lepsza 15 mk. Starych rzeczy kupić nie można, bo ludzie nie teraz nie sprzedają. W niedziele był u nas Witold, ma uszkodzony krzyż i garb mu wyrasta, ma na 3 tygodnie urlop. Jak widzisz z podpisu na karcie... nie może on się porządnie podpisać... Ojciec obecnie zameldował się jako chory, jego biuro wojskowe wyrusza w pole i tu będzie skasowane. Obecnie jest ojciec zapisany jako «freiwillig» (ochotnik) i czeka na miejsce, każdej chwili musi być na zawołanie... »

Zakończenie, jako treści czysto prywatnej, opuszczamy.

Informator nasz pod rozmaitymi pozorami starał się uniknąć branki i dla tego często zmieniał miejsce pobytu w kraju. Stosunki wszędzie panują takie same jak przed wojną. Niemcy prześladowali wszelkimi sposobami ludność polską. Polacy odnoszą się do nich wrogo. Pisma haka-tystyczne, jak *Posener Tageblatt* szczują w dalszym ciągu na Polaków, ci zaś rozchwytyują nielegalną literaturę i kupują skwapliwie kolportowaną tajnie obrazki jak np. zatytułowany: «Wywłaszczenie». Po cichu pokłada się wszędzie nadzieję w zwycięstwo koalicji. Między ludem wiejskim rozpowszechniona jest opinia, że wojska rosyjskie odbiorą dla Polski zabór pruski. Przez pewien okres lud kupował obrazy św. Mikołaja, aby, w razie wejścia Rosjan do kraju, udowodnić swe przyjacielskie usposobienie... Niemcy liczyli się z początku z tem poważnie; pod Miłostawiem i Winną Górą wznoszone były w r. 1915 okopy.

Ze strony władz niema żadnych zmian w postępowaniu, rozbrat w dalszym ciągu zupełny. Nienawiść Niemców raczej wzmożła się, zwłaszcza po przedostaniu się do Poznania wiadomości, że na froncie francuskim Polacy oddają się dobrowolnie do niewoli. Oficerowie głosili: «Polacy niegodni są służenia w wojsku niemieckim; należy ich wyć do nogi!» Bezprawia trwają w dalszej sile, ani w szkole, ani w urzędach, ani w życiu publicznym ucisk nie ustaje. Wszelkie zebrania polskie są zabronione. Brat informatora naszego chodzi do gimnazjum w Poznaniu. Zaprowadzono w niem nowy podręcznik do czytania (Lesebuch) przepiętny fałszywymi nienawiściami do Polaków; starszy brat obnosił go po mieście i pokazywał znajomym.

Od 17 do 48 roku życia wszyscy mężczyźni znajdują się w wojsku; w liniach frontowych nie robi się żadnej różnicy między młodszy i starszymi. Do 60 roku życia wszyscy bez wyjątku pełnią służbę cywilną za co otrzymują po 33 1/3 feniga dziennie. Na wsi uprawiają ziemię dzieci, kobiety i starcy, do najprostszyc

ch robót służą jeńcy, otrzymując po 35 fen. dziennie. W mieście, w biurach, na poczcie, kolei, w tramwajach pracują wyłącznie kobiety. Mężczyźni zostali w kraju tylko w policji i żandarmerji. Śmiertelność zwłaszcza wśród dzieci wielka. Przygnębienie i smutek są cechą ogółu.

Oprócz jęczmiennej kaszy, rzepy, brukwi i chleba w codziennym użytku od jesieni 1916 nie spotkać nie można. I te produkty jak w ogóle wszystko, można otrzymać w ograniczonej ilości tylko za kartkami. Do rzadkości należy już suszona marchew. Chleb, składający się z maki żytniej, karstoflanej i słomianej wydaje się obecnie po 3 i pół na osobę tygodniowo. Kolor jego ciemno siny, smak wstrętny. Biały chleb sprzedaje się tylko chorem i podaje się w lazaretach. Z prywatnym pieczywem śledzą policjanci, konfiskują je i nakładają karę. Ziemiaki znikły w obiegu w listopadzie. Przedtem zginiły wielkie ilości, przechowywane przez władzę. Poprzednio wydawano je po 1 funcie na dzień i osobę (od lat 14).

Mięsa niema absolutnie nigdzie; urzędowo naznaczono 65 gramów na tydzień i na osobę, starania o nie są daremne. To samo dotyczy masła i tłuszczu jadalnego, których zabrakło już jesienią. Jedynym mięsem wydawanym bez kartek są wrony, po 65 fen. sztuka. Zamiast cukru wydaje się od roku 1916 sacharynę w tabletkach. Ryb i śledzi (za kartkami) dostać trudno.

Niema wcale kawy, herbaty, czekolady, kakao (zarekwirowane już 1915) piwa, spirytusu. Codziennie wychodzą kolejno szkoły do lasu dla zbierania żołądź, z których pali się kawę i zioła, z których robi się herbatę. Dla spopularyzowania tych surogatów szerzą się broszurki niemieckie. Makaron zastępuje krajana i suszona marchew lub brukiew.

Sytuacja w armji niemieckiej jest również niewesoła. Oto szczegóły z frontu niemiecko-rosyjskiego:

Wojsko ma jeszcze buty, podkute podkowami i gwoździemi. Na mundury używane są wszelkie materiały, byle miały kolor szary, więc nieraz bardzo lekkie i liche. Na zimę zamiast płaszcza informator nasz otrzymał tylko kamizelkę ciepłąszą. Z powodu braku bielizny i zakazu rozbiegania się na pozycję (nieraz 2 — 4 tygodni śpi się w mundurze) żołnierze obsypani są robaczką. Odżywianie: rano kawa żołądźkowa bez cukru lub sacharyny, na 4 dni 3 funtowy chleb, taki sam jak dla ludności cywilnej, na obiad kasza z suszonymi owocami, dwa razy na tydzień, śróutowane i suszone mięso z koni, psów i kotów. Na wieczór herbata z ziołach bez cukru. Alkohol w ostatnim czasie zabroniony surowo. Najednego żołnierza wydaje się dziennie 1 papieros i 1 cygaro. Wydaną na żołnierza 1 puszkę konserw wolno tylko otworzyć za rozkazem na wypadek odcięcia dowozu.

Oficerowie odżywiają się w sekrecie znacznie lepiej, mają mięso, wino, chleb lepszy, tytuł. W wojsku jest oburzenie z tego powodu, lecz porządek utrzymuje żelazna dyscyplina. Mimo to podczas ataków nieraz zabijano oficerów. Socjalistów jest mało, do tego stale są szpiegowani. Nie brak i wśród żołnierzy patriotów niemieckich. Polacy są stale wyzywani i śledzeni. Rozdzieleni skrupulatnie między sasków, bawarów i prusaków nie są nigdy wysyłani sami na ważne pozycje.

Wojsko niemieckie jest okłamywane systematycznie. Pułkowi, który wyruszył 6 grudnia z Poznania zapowiedział nadopracznik, że idzie tylko dla złuzowania tyłów, tymczasem przewieziono go bez przystanku przez Królestwo wprost do okopów pod strzały. «O pokoju myśleć wam nie wolno!» — oto hasło, szerzone przez oficerów na froncie. Gazety otrzymują żołnierze niemieckie i polskie (z Księstwa, «szwajcarskie» są dla nich drukowane w Niemczech).

Wiadomość o rewolucji rosyjskiej przyjęta była w obozie niemieckim z niedowierzaniem. Oficerowie tłumaczyli więc te jako zdradę, mającą usnąć czujności żołnierza pruskiego. Później zaczęto wydawać proklamacje w języku rosyjskim; druki przeznaczone dla Rosjan były wykonane w Poznaniu.

Wreszcie zaczęto porozumiewać się ustnie. Niemcom chodziło przytem głównie o zdobycie żywności. Za starannie przechowywane resztki wódki i papierosy, za zegarki i monety rosyjskie nabywali chleb, przyczem nieraz odwdzięczali się dobroczynnemu dostawcy rzucaną znielacka na odchodzącą bombą ręczną. Nasz informator nabył za paczkę papierosów, kupioną w kancynie za 40 fen., cały bochenek chleba i «raz znów najadł się do syta».

Raz wyszła cała rota niemiecka z okopów i, przekroczywszy zasięki druciane zbliżała się do strony rosyjskiej. Rosjanie wyszli również z okopów, lecz nie przechodząc drutów dawali znaki rękami, aby Niemcy cofnęli się lub pokładli na ziemi. Naraz z boku z obu stron zaczęły strzelać kulomioty i sporo Niemców odniosło ciężkie lub lekkie rany, zanim zdążyli się cofnąć.

Od tej chwili zmienił się nastrój. Niemcy strzelali do okopów rosyjskich swemi piśmami satyrycznymi z minomiotów i nie pokazywali się więcej.

W akcji bratania po stronie niemieckiej nie brali udziału oficerowie, przeciwnie od Austriaków właśnie oficerowie chodzili z proklamacjami.

Z pułku 46 (poznńskiego) od grudnia do kwietnia zginęło tylko 30, rannych było 200, około 180 zważając podczas bratania dostało się do niewoli.

SPRAWA POLSKA NA TERENIE WASZYNGTONSKIM

Washington, G. D. C., 21-go czerwca. — Z przybyciem belgijskiej misji do Waszyngtonu, zjednoczenie mocarstw aljanckich można uważać za kompletne. Członkowie poszczególnych komisji państw aljanckich po oficjalnym przedstawieniu usunęli się z widowni zabierając się bezwzględnie do odnośnych prac. Prawdopodobnie Stanom Zjednoczonym nie braknie teraz porady ze strony tych państw.

Podczas obecności reprezentantów i ich różnorodnych czynności jest rzeczą wielkiej wagi, ażeby sprawa polska była ciągle na widowni, gdyż tak w dyplomacji jakoteż w sprawach mniejszej wagi — co na oczach to i na myśli, jak mówi amerykańskie przysłowie.

Zaprawdę Polacy amerykańscy nie potrzebują się obawiać, żeby ich dążenie do Zjednoczonej i Niepodległej Polski wyniesione do szczytu przez wspaniałe wypowiedzenie się prezydenta Wilsona mogło uleczyć na swej aktualności wskutek przybycia tych zagranicznych misji. Przeciwnie, polska sprawa wzmocniona przez to silnie i więcej jeszcze na widownię wysunęta została.

Każda z tych komisji, oprócz belgijskiej, która jeszcze nie miała po temu sposobności, dała wyraz swej życzliwości dla sprawy odbudowania Polski. Uznają oni potrzebę odbudowania Polski nie tylko ze względu na samych Polaków, ale choćby tylko dla sprawy zrealizowania wszechświatowego pokoju. Nie są to ciche słowa, gdyż rzeczywiste fakty je stwierdzają. Natychmiast po powrocie angielskiej misji wysłano z Anglii wspaniałą notę do rosyjskiego rządu w Piotrogradzie, w której określono w sposób stanowczy skład nowego państwa polskiego. Powrót francuskiej misji do Francji zaznaczył się także nagłym obudzeniem entuzjazmu dla sprawy utworzenia polskiej armji narodowej we Francji, która przedtem nie miała zbyt wielkich widoków powodzenia. Spodziewać się należy, że po bezpiecznym powrocie do Włoch włoskiej delegacji, będziemy mieli nowe objawy sympatji włoskiego narodu dla sprawy polskiej.

Jakkolwiek jest wielu wybitnych i wpływowych Polaków w Stanach Zjednoczonych, którym należy się uznanie za ich przyczynienie się do tak szczęśliwego rozwiązania tego delikatnego dyplomatycznego problemu, to jednak nie można zaprzeczyć, że lwia część zasługi w tej mierze należy się Ignacemu Paderewskiemu.

Przerwał on koncertowe «tournees», zrezygnował ze swych praw do wygodliwych letnich wyjazdów i spędzał tygodnie całe w Waszyngtonie, konferując i dyskutując z przybyłymi delegacjami, a wrażenie jakie na nich wywarł swą osobą nie prędko będzie zapomniane. Przez swą bytność w Białym Domu, jakoteż w Departamencie Stanu, dokonał on szczęśliwie wielu rzeczy, które zbliżyłyby z tropu mniej oddanego sprawie i stanowczego człowieka. Pan J. M. Horodyski był także bardzo pomocnym w tych pracach. Polskie wychodziło, które tymczasem walczyło ciężko o swój codzienny kawałek chleba, przyczyniło się także w znacznym stopniu do osiągnięcia tego sukcesu. W chwilach kiedy było bardzo ważnem, ażeby wykazać władzom waszyngtońskim pełną lojalność dla Ameryki — spisało się to wychodziło bardzo pięknie.

Uczyniło ono dzień registryjny świętem obywatelskiem, a prasa całego kraju zanotowała entuzjazm z jakim polska młodzież otarowała swe służby; ogólna liczba jaką Polacy dostar-

czyli zaciągom tak do regularnej armii i marynarki, jakoteż do narodowej gwardji, zwróciła na nich oczy władz wojskowych; nie mniej godnie odpowiedzieli w całym kraju na zew o zakupno bondów wolnościowych.

Jest to praca, która podtrzymała p. Paderewskiego i która dodała siły jego przedstawieniom w Białym Domu i Departamencie Stanu. Był to znakomity dowód usprawiedliwiający wszystko to, co on głosi.

JAMES C. WHITE.

Misja Wojskowa Francusko-Polska

Ubiegłej soboty, w siedzibie Misji Wojskowej Francusko-Polskiej, pod przewodnictwem Szefa, Generała Archinarda, odbyło się pierwsze, inauguracyjne posiedzenie Komisji Weteranów roku 1863, 1870-71 i 1877.

W zebraniu tem wzięli udział *in corpore* wszyscy oficerowie Misji oraz Weterani pp.: Leon Czajkowski, Fr. Doliński, Dr. Henryk Gierszyński, Maksymilian Hertel, Franciszek Janiszewski, Stanisław Kędzierski, Ludwik Mękowski, Teofil Popławski, ks. prałat Leon Postawka, Apolinary Pożerski i Józef Zimocki. Nadto akcesy o przystąpieniu do Komisji i usprawiedliwienia o niemożności przybycia z powodu wyjazdu lub niedomagania nadesłali pp. Władysław Cieszkowski, Dr. Leonard Jaworski i Antoni Szawklis.

Posiedzenie Komisji Weteranów zajął Generał Archinard podniosłym przemówieniem, na które, z zapalem i mocą, odpowiedzieli pp.: profesor Doliński i inżynier Hertel. Poczem pułkownik Mokiejewski wygłosił powitanie w języku polskim:

« Witam Was, — mówił — Was, Weteranów, « bojowników o niepodległość naszej drogiej « Ojczyzny i witam Was imieniem tych, którzy « są jeno szczęśliwymi dziedzicami Waszych z « przemocą zapasów, Waszych świętych pragnień. Tworząca się dzisiaj we Francji Armja « Polska jest plonem Waszego, Zacni Panowie, « posiewu. Wy bowiem jesteście przedstawicielami tych bohaterów naszych pokoleń, « które rozumiały to niewzruszone prawo historii, że jedynie z bronią w ręku, że jedynie « mocą odebrać możemy to, co nam przemoc « obca wzięła. Stąd pierwsza myśl pionierów « tworzących się tutaj szeregów polskich ku Wam « się zwraca, szuka dla dzieła narodowego Waszego błogosławieństwa, chce być, bo być musi, « ogniem nieprzerwanej walki o niepodległość « Ojczyzny, wierzy atoli głęboko, że dokona testamentu przodków. Jakoż widzicie, Zacni Panowie, chorągiew narodowa polska powiała już « na urzędowym gmachu Misji naszej, po raz « pierwszy od rozbioru Polski; sztandar naszego « pierwszego bataljonu nosi hasło « Zjednoczona i Niepodległa »; bratni naród francuski, « w osobie swego urzędowego przedstawiciela, « generała Archinarda, z całych sił dąży ku « tworzeniu Armji Polskiej, państwa sprzymierzone z całego serca wtórują inicjatywie « Francji. Chwila upragniona nadeszła, przez « proroków przepowiadana, dziesiątkami lat « męczeństwa wzywana. W tej chwili dziejowej troską naszą serdeczną jest, aby ta nasza « Armja była odzwierciedleniem tradycji naszych « narodowych. Dla wskrzeszenia tych tradycji, « dla czuwania nad ich świętością, za zgodą « naszego dostojnego przewodnika, wzywamy « Was, Zacni Panowie, abyście utworzyli Komisję Weteranów, która by nam służyła radą « serdeczną i która by nam uprzytomniała świetlane postacie naszych dziadów, naszych ojców. « Na wtórem zebraniu, określacie, Zacni Panowie, statut tej Komisji, — dzisiaj pozwólcie « nam wierzyć, że staniecie przy nas i otoczycie « dzieło nowego pokolenia Żołnierzy Polskich « Waszą ojcowską opieką i miłością Waszego « poświęcenia bez granic dla Ziemi Ojczy- « stej ».

Na przemówienie to odpowiedział profesor Doliński jedrnie a gorąco polskim słowem.

Głębokie wzruszenie ogranało zebranych, gdy na zakończenie Generał Archinard zaprezentował zebranym sztandar Bajorczyków i wspomniał sztandar pierwszego bataljonu strzelców.

« Ten jest symbolem chwalebnej przeszłości a ten jest tym, który powiedzie Was do Polski zjednoczonej i niepodległej. »

Zbiorowa fotografia zakończyła część urzę-

dową uroczystości, poczem nastąpiła swobodna, dłuższa rozmowa z Weteranami.

Dzień dwudziestego pierwszego lipca zapisze się złotymi głoskami w pamięci Weteranów polskich i w pamięci oficerów Wojska polskiego.

ZJAZD WOJSKOWYCH POLAKÓW W PETROGRADZIE ZA ARMJĄ POLSKĄ W ROSJI

Dopiero dziś doszły nas dzienniki polskie, wychodzące w Rosji, zdające sprawę ze Zjazdu delegatów wojskowych polskich z armji rosyjskiej, który odbył się w pierwszej połowie czerwca.

Zjazd ów, w którym uczestniczyli przedstawiciele mocarstw sprzymierzonych, trwał dni kilka. Rozprawy były bardzo gorące. Zjazd poddał pod głosowanie wiele rezolucji, z których jedna jest wyraźnym ustępstwem na rzecz mniejszości, a mianowicie ta, w której Zjazd wyraża swą wdzięczność warszawskiej Radzie Państwa za « obronę narodu polskiego przeciwko manewrom cudzoziemskim ». Zjazd wysłał również bratnie pozdrowienie Rosyjskiej Demokracji. Głównym jednakże celem Zjazdu było zadecydować, czy należy zażądać, aby Polacy, służący w armji rosyjskiej, utworzyli oddzielną Armję Polską pozostającą jedynie pod komendą naczelnego wodza rosyjskiego.

Rosyjski minister wojny, Kierenski, przysłał na ręce Zjazdu list, w którym wypowiedział się przeciwko tworzeniu oddzielnej armji polskiej, ale skądinąd potwierdził postulat niepodległości Polski.

W kwestji tej Zjazd podał pod głosowanie rezolucję następującą:

« Rewolucja Rosyjska, Ojczyźnie naszej obiecując świetne jutro Niepodległości i Zjednoczenia, zniewała nas spieszenie dążyć do zniszczenia pozostałości carskiego ucisku, złączenia wojskowych Polaków, rozproszonych na olbrzymich obszarach państwa Rosyjskiego, w oddzielną jednostkę bajową. W myśl tego, Zjazd polskich wojskowych zwraca się do Rządu Wolnej Rosji, by, uznając żywiołowe dążenia Polaków ku zrzeszaniu się, przystąpił bezzwłocznie, przez odnośne władze łącznie z Komitetem Wykonawczym, przez Zjazd wyłonionym, do złączenia wojskowych Polaków w oddzielną siłę zbrojną.

« Komitetowi Wykonawczemu Zjazd nakazuje, aby sposób wykonania tego złączenia oparty był na zasadach następujących:

1) Siła ta winna być sformowana drogą dobrowolnego przenoszenia się i wstępowania do niej Polaków.

2) Przy nowych ogólnych poborach mają być do niej wcielani ci rekruci Polacy, którzy na to wyrażą swą osobistą zgodę.

3) Siła ta może być użyta jedynie na froncie austriacko-niemieckim, a w żadnym razie nie może być użyta do jakiegokolwiek akcji wewnętrznej.

4) Winna pozostawać pod rozkazami dowódców Polaków i naczelnego wodza rosyjskiego i winna stanowić jednostkę nierozdzieloną.

5) Winna się składać ze wszystkich rodzajów broni, posiadać polski korpus oficerski, własny sztab, własne rezerwy od tego sztabu zależne i własne organy pomocnicze, sanitarne i zaopatrzenia.

Rezolucję tę uchwalono w tajnym głosowaniu 230 głosami przeciwko 8, przy 25 wstrzymaniach się od głosowania. Przed głosowaniem, 79 oponentów wyszło ostentacyjnie z sali, nie solidaryzując się z uchwałami Zjazdu. Przeważnie byli to przedstawiciele tyłów, a nie armji czynnej.

Po głosowaniu, salę, balkon i galerję ogarnął entuzjazm. Wśród publiczności słychać było łkania radości, rzucano się sobie w objęcia. Powstano z miejsc i odśpiewano chórem « Boże coś Polskę », « Jeszcze Polska nie zginęła » i « Rotę » Konopnickiej.

PIEŚŃ NASZA

(Żołnierzom przyszłej armji polska poświęcam).

Z szumem wicherów, na bój chwały
Pójdą, pójdą, pułki nasze —
W niebo wzleci ptak nasz biały,
Brzękną dawną pieśń pałasze —
Znany wiew,
Śpiew i krew,
Co się z każdym świtem wełni —
W pieśni, w krwi
Szumi, grzmi:
Ojców naszych sen się spełni!
Zmartwychwstania dzień się zbliża,
Kamień grobu się odwala,
Znika czarne widmo krzyża:
Alleluja! grzmi już zdala —
Ha! kto z nas
W zbożny czas
Nie pochwyli słów tych pieśni?
Z czyich warg,
Zamiast skarg,
Nie zadzwoni: « Polsko — wskrześnij! »
Witaj, witaj dniu weselnym
Zwiastujący wrogów pogrom,
Żywot Polski nieśmiertelny
I spłaconych łez, krzywd ogrom...
Padł już los:
Gromu głos
Przebiegł dreszczem świat zdumiony:
Polsko — wstań!
Krwi Twej dań
Rozbudź serc miliony!...
Nie rozmarza tak kwiat wonny,
Ni miesięczna jasność biała —
W bój, w bój pójdzie lud koronny,
Za nim Polska, Polska cała:
Zwarty wał
Z dębów, skał,
Mur z żelaza i granitu —
Orły, lwy,
Wieków sny
Wyprysnięte z fal błękitu!
Cośmy śnili od powicia,
Co nam grało w rytm kołyski:
Dzisiaj bierze postać życia,
Tęczowymi świeci błyski. —
Dalej! w bój
Mieczu mój —
Zaden ciebie strach nie imię!
Zaden wróg
Przy kim Bóg
I Ojczyzny święte imię!
Kędy spojrzeć — krew, pożoga,
Ogrom nieszczęść postrach budzi,
Jakby został świat bez Boga,
Jakby został świat bez ludzi —
Konie w lot!
Zemsty grot
Ponad kurzem krwi ulata —
Grzmi nasz miecz:
— « Niemcze! . precz,
Precz z niw polskich, hańba świata! »
Nie płacz, macy! że two dziecko
Może w krawym legnie dole:
Pierwej trzaśnie w pierś niemiecką
I przypomni — hej — « Psie Pole! »
Tyle lat
Widział świat
Jakie morza krwi płynęły —
Z jakich kart
Grał ten czart,
Nim go zwał miecz Jagiełły!
Dziś odrodzon znów się czołga
I podnosi łeb padalcy —
Wisi pachnie mu i Wołga,
Z światem walczy, z Bogiem walczy! —
Bij na schwał
Z swoich dział —
To twej piersi śpiew ostatni!
W światy mar
Poszedł car,
Siła twoja, duch twój bratni!
Pod widm trupich będąc władzą,
Zamiast dzwonów, łkań i pieśni,
Do grobu cię zaprowadzą:
Wóz Drzymały, dzieci Wrześni!...
Wzbudzi lęk



Szabel szczęk,
Tych, co twoja pieśń nie zgięła —
W grobu cieśń
Wpadnie pieśń:
« Jeszcze Polska nie zginęła ! »

KAZIMIERZ GLIŃSKI.

KRONIKA PARYSKA

Wyjazd dzieci na wieś.

Staraniem Tow. im. Klaudji Potockiej i Ogródka Dziecinne, został zorganizowany wyjazd polskich dzieci na wieś, podczas dwóch miesięcy wakacji. Duży dom z wielkim ogrodem, łaskawie na ten cel ofiarowany przez pp. Lewandowskich, ułatwił znakomicie zadanie organizatorom. Niestety składki dały dotąd tylko 840 fr., a tombola 353 fr. Skromne te środki nie pozwalają na utrzymanie większej ilości dziatwy. Dlatego Komitet kolonji wakacyjnej zwraca się do rodaków z prośbą o poparcie, któreby pozwoliło wielu dzieciom na spędzenie lata na wsi, a nie w dusznych murach Paryża.

Adres komitetu: M^{me} V. Lipkowska, 128, Bd Haussmann, Paris.

Rezultaty Tomboli.

Komitet Tomboli na rzecz kolonji wakacyjnej komunikuje nam numery wygrywające: 13—18—22—36—134—155—166—176—202—207—227—240—254—275—307—330—381—411—421—458—475.

Fanty można odbierać we czwartki od 2 do 4 godz pp., w lokalu Tow. Artystów Polskich, 164, Bd. du Montparnasse. Fanty nieodebrane do 15-go października przejdą na własność Komitetu.

Osobiste.

Otrzymujemy wiadomość o ślubie p. Józefa Zakrzewskiego, właściciela garażu i warsztatów mechanicznych, z panną Renée Gomond we Flers-de-l'Orne. Szczęść Boże młodej parze!

Ostrzegamy.

W Grenobli bawi obecnie sławetny « hrabia Tadeusz Tarnawa-Skarbek Malczewski », ten sam co to był ranny w oko (perskie!) podczas homeryckich potyczek z niemieckimi aparatami ponad Antwerpją. Czyny Pana « hrabiego » niestety nie przyniosły dotąd wielkiej sławy imieniu polskiemu, albowiem już dwa razy był on pod sądem wojennym za przybieranie się w cudze piórka i za przeróżne szantaże. Łotrzyk podaje się w Grenobli za krewnego księżnej Murat i traktuje z właścicielami garażów o kupno jednego czy też więcej samochodów. Prawdopodobnie czmychnął on znów z frontu, gdzie naturalnie nie miał dość pola do popisu. Ostrzegamy czytelników naszych i przyjaciół przed tym nieszczerym i wykojejonym rodakiem. Ci, ci go spotkają, niech mu wyperswadują, że jego miejsce jest teraz tylko na froncie; tam tylko może on odpokutować swe sprawki i zrehabilitować się, jeżeli jeszcze nie jest zapóźno.

Chorągiew polska w Tunisie.

Dnia 14 lipca, podczas święta narodowego francuskiego, nawet w Tunisie powiewał sztandar narodowy polski, jak donosi jedno z miejscowych pism włoskich. Chorągiew tą wywiesił rodak nasz, p. Ostrowski, zegarmistrz, dla uczczenia tworzącej się Armji Polskiej we Francji.

Ciekawy list więźnia.

Jeden z czytelników naszych komunikuje nam list Polaka z armji rosyjskiej znajdującego się w niewoli w Niemczech. Żołnierz ten, p. Jan Grudziński, który przed wojną należał do orkiestry Teatru Wielkiego w Warszawie, pisze między innymi: « Przeglądając « Kurjer Polski » z dnia 11 czerwca, trafiłem na ocenę gry artystów teatru p. Ludwika Solskiego, a że wiadomość ta jest na czasie, więc dzielię się nią z Sz. P. Z Krakowa donoszą o wielkim tryumfie, jaki odniósł goszczący tam Ludwik Solski w « Kali-

guli » Rostworowskiego. Wśród zasłużonych, owacji, jakie spotkały świetnego artystę, szczególne wrażenie wywołał wieniec od kolegów. Miał on kształt liry, której struny jednak były nie z kwiecica ale... z kielbasy. Sam widok tych strun pobudzał żołądki krakowskich widzów do rozkosznego burczenia. Takie bowiem nastąpiły tu czasy, że czeka do cna wzrusza sam widok kielbasy. »

« Więc i ja poproszę o takową » — dodaje więzień od siebie.

Nawet w niedoli, i w ciężkich chwilach, Polacy humoru nie tracą.

U Artystów Polskich.

W niedzielę, dnia 5 sierpnia, o godz. 4 pp., w lokalu Towarzystwa Artystów Polskich (164, Bd du Montparnasse), p. Jan Strzembosz wygłosi w języku polskim odczyt pod tytułem: « Związek Narodów » (La Société des Nations). Oto treść odczytu: 1° Bankructwo zasady równowagi politycznej; 2° Anarchja czy reorganizacja? 3° Zasada współzależności, jako podstawa przyszłego ustroju politycznego. Po odczycie dyskusja.

OFIARY

Nadesłano do Administracji « Polonii » ofiary następujące:

Dla Ofiar Wojny w Polsce:

WPP. Stefan Skibniewski, 50 fr.; — Ant. Madeyski, 10 fr.; — Jeńcy-Polacy z Beaulieu (dobrowolny podatek), 130 fr.; — Towarzystwo Gimnastyczne « Sokół » Jeń. Pol. w Beaulieu, 45 fr.; — Za pośrednictwem księdza Michała Piaszczyńskiego: Obchód Grunwaldzki w Beaulieu, 156 fr.; Podatek z Beaulieu za czerwiec i lipiec, 96 fr.; Jeńcy-Polacy z Saint Etienne (5, rue du Treyve), 80 fr.; Jeńcy-Polacy z Mont-rambert zamiast krzyża dla ś. p. W. Juraszka, 68 fr.; X., 50 fr.; P. Rejerowa, 10 fr.; N. N., 10 fr.; P. Wawrzyniak, 5 fr.; — razem 475 fr.; — L. Kowalski z Leeds, 22 fr.; — Jeńcy-Polacy z La Berandière, za pośrednictwem p. Stróżyńskiego, 126 fr.; — Książd kapral H. Hugon, 5 fr.

Ogółem nadesłano 863 fr.

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 28 « Polonii » (20.659 fr. 10 ct.), zebrano ogółem dla ofiar wojny w Polsce 21.522 fr. 10 ct.

Dla Żołnierzy-Polaków:

WPP. St. Szarwarski, 5 fr.; — T. Popławski, 5 fr.; — Ignacy Hegner, 50 fr.; — Pluciński, 10 fr.; — St. Skibniewski, 20 fr.; — Kantecki, 5 fr.; — Ant. Madeyski, 5 fr.; — N. N., 5 fr.; — Witkowski, 20 fr.; — Panna Osmont d'Amilly, 5 fr. 50 ct.; — Aleksander Znamiecki, 500 fr.; — Szlosarek, 10 fr.

Razem nadesłano 640 fr. 50 ct.

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 28 « Polonii » (27.093 fr. 50 ct.), zebrano dla Żołnierzy-Polaków, do dyspozycji Komitetu Rannych, 27.734 fr.

Na Fundusz Sierot im. Sienkiewicza:

P. Ant. Madeyski, 5 fr.; — P. B. Kanonowicz, 6 fr.

Razem nadesłano 11 fr.

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 28 « Polonii » (812 fr. 80 ct.), zebrano dla sierot w Polsce, 823 fr. 80 ct.

Na wakacje letnie dla biednych dzieci:

P. I. Królik, 25 fr.; — P. W. Bieder, 5 fr.

Razem nadesłano 30 fr.

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 28 « Polonii » (50 fr.), zebrano na wakacje letnie dla biednych dzieci 80 fr.

Na Fundusz Wydawniczy:

P. St. Skibniewski, 5 fr.; — P. K. S., 20 fr.

Razem nadesłano 25 fr.

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 28 « Polonii » (1.603 fr. 50 ct.), zebrano na Fundusz Wydawniczy 1.628 fr. 50 ct.

VITTEL GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZE
REUMATYZM — PODAGRE

Książki polskie, nowe i używane,
różnej treści, nabywa Administracja
« Polonii ».

Bronzy do oświetlenia elektrycznego

GAZOWE LAMPY — INSTALACJE

A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPUJE: PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

I. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ

88, RUE DAMRÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

WIELKIE ZAKŁADY — OGRODNICZE —

(Właściciel: Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, wyczerpane 4 fr. 50 cent.

Wysyłka pocztą za dopłatą 10 0/0.

Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii »

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.